

ROGER HAGNAUER

Deux jeunes parisiens en l'année du premier métro

Précédemment édité aux
ÉDITIONS DE L'ÉCOLE
11 rue de Sèvres Paris-6e
(épuisé)

*A mes petits enfants Lidia et Paolo Gallizioli
pour qu'ils retrouvent leur Nono (grand-père)
à travers son vieux Paris.*

1973.

R. H.

Table des matières

L'avant-dernière année du siècle	7	Un turgotin en 1899	15
En revenant du Croissant	17	Papa Bergheim	21
La famille d'une enfant studieuse	25	Sous la lampe à pétrole	31
Le cinéma, cause d'un terrible incendie	35	Les jeux de Robert, enfant	39
Courses et jeux dans Paris	41	Une actualité catastrophique	47
La grande roue et le trottoir roulant	53	L'Exposition	55
Des récréations	63	Robert dans le métro	67
Fin de siècle	79	Travaux sur les textes	85
Illustrations retenues par Pingouin			

Les jeunes Parisiens que vous suivrez dans ce livre comptaient en 1900 à-peu-près autant d'années que vous en 1972...

— Vivent-ils encore ? Pourquoi pas ?

Suzanne serait une vieille dame de 82 ans. Robert un vieux monsieur de 85 ans. Ils seraient plus vieux que vos grands-parents ? Ce n'est même pas certain. Ils sont nés rue Oberkampf dans le XI^e arrondissement. Mais leurs grands-parents étaient Alsaciens. Vos grands-parents à vous sont peut-être nés en Alsace ou en Bretagne ou en Normandie, ou en Provence, ou en Bourgogne, ou dans les environs de Lyon ou de Bordeaux... ou même en Algérie, en Espagne, en Allemagne, en Pologne, en Italie... dans des pays plus lointains encore. Mais vous êtes tout de même des Parisiens si vous vivez à Paris. Et si vous habitez dans une province française, ou en Suisse, en Belgique, au Canada, il vous suffira de passer quelques semaines à Paris pour devenir Parisiens. C'est dans les rues de Paris que l'on apprend le mieux l'histoire de France, même l'histoire du monde.

Alors pourquoi Robert et Suzanne ne seraient-ils pas vos professeurs d'Histoire parisienne ? Car vous savez - ce qu'ils ont vu et entendu en 1900, depuis 1900... c'est déjà de l'Histoire, une Histoire souvent amusante, parfois émouvante... qui s'assombrit et devient tragique pendant deux terribles périodes : de 1914 à 1918 - de 1939 à 1945. S'ils vivent encore, Robert et Suzanne, comme vos grands-parents, auront échappé à de tragiques épreu-

page 5

ves... Peut-être faudra-t-il vous raconter quelque Jour la vie de garçons et de filles de votre âge dans un Paris bombardé par des avions et des Berthas... ou dans un Paris occupé par des troupes ennemies, où il fallait se taire, se cacher, où chaque jour la préparation des repas posait des problèmes presque impossibles à résoudre, où la Liberté et la Joie étaient clandestines et proscrites.

Aussi est-il déjà fort instructif de retrouver 1900, de comparer 1900 à 1972. Des questions vous sont posées sur chaque chapitre de cet ouvrage. Attention. Ce ne sont pas des questions scolaires. Vous n'êtes pas obligés d'y répondre. Et vous pouvez choisir celles auxquelles vous pouvez répondre. Commencez par dire ce que vous savez. Pour les autres questions, renseignez-vous, cherchez de vieux livres, de vieux journaux, des livres d'Histoire ou des romans écrits à cette époque.

Interrogez les parents, les grands-parents, les amis, les maîtres, maîtresses, professeurs, les vieillards que vous connaissez. Et si vous avez répondu à toutes les questions, envoyez les réponses à l'auteur, en indiquant loyalement le temps de vos recherches. [Peut-être vous répondra-t-il si vous précisez votre nom et votre adresse ! \(*\)](#) Ce n'est pas un devoir - mais un jeu et il vous promet de prendre un très vif plaisir à ce dialogue.

** L'ouvrage étant du siècle dernier (et même du millénaire précédent !) la comparaison serait plutôt à faire de 1900 à 2005. Pour prolonger l'idée de Pingouin (Roger Hagnauer 1901-1986, l'auteur) nous répondrons volontiers aux messages (note du webmestre).*

L'avant dernière année du siècle

page 6

En ces derniers jours de septembre 1899, une petite fille d'une dizaine d'années en robe blanche à volants, bas blancs, gants blancs sous un grand chapeau blanc, se tient bien sage, immobile et silencieuse à l'intérieur du grand tramway mécanique à impériale, qui va de la rue Taitbout à la Muette.

Elle adore ces longs voyages dans des quartiers riches qu'elle connaît peu. Car pour atteindre la rue Taitbout, non loin de l'Opéra, par les Grands Boulevards, il a fallu d'abord emprunter l'omnibus à chevaux : Madeleine-Bastille. Il a fallu attendre place de la République un omnibus, puis rue Taitbout un tramway, avec places libres à l'intérieur, car la maman ne veut pas monter à l'impériale où l'on se salit facilement, où les vêtements se chiffonnent, où le vent soulève les jupes et froisse les voilettes des dames.

Assise en face de sa fille, sur la longue banquette latérale, la maman a tendu une pièce de monnaie au receveur qui passe entre les banquettes, avec sa sacoche et sa planchette à billets : c'est amusant de le voir mouiller son doigt et tirer deux petits rectangles minces comme le papier à cigarettes de grand-père. Comment peut-il s'y reconnaître parmi tous ces billets de multiples couleurs... Jaunes pour la maman et la petite fille, rouge pour leur voisin, bleu pour la grosse dame à l'autre extrémité. Maman a glissé les billets dans la fente de son gant; car il ne

page 7

faut pas les perdre, il faut pouvoir les présenter au contrôleur et les garder pour le retour.

La petite fille s'intéresse au conducteur, debout la main sur une manivelle. Tout à l'heure, des chevaux tiraient l'omnibus et de l'intérieur on ne voyait que les pieds du cocher...

Il faut être bien sage... On va rendre visite au grand oncle, très riche, peu commode, qui habite dans le plus beau quartier de Paris, à Auteuil. Lorsque l'on vient des rues populeuses, encombrées, bruyantes, où de lourds chariots font sonner les pierres des chaussées, on se croit transporté dans un autre monde : une banlieue résidentielle à hôtels particuliers, villas avec jardins, petits pavillons abrités par des rideaux de verdure, rues presque silencieuses où les sabots des chevaux touchent à peine les pavés de bois.

L'oncle, grand vieillard à favoris blancs, à tête presque chauve, raide sous sa longue redingote grise, sa canne à la main, attend, sa nièce et sa petite-nièce devant la porte cochère de l'immeuble : il se coiffe de son chapeau haut de forme et parle d'un ton bourru...

« — *C'est à cette heure-là que vous arrivez ? Mathilde, tu ne seras jamais exacte.*
— *Mais mon oncle, le voyage est si long de la rue Oberkampf...*
— *Il fallait partir plus tôt... »*

De sa canne, sans se baisser, il touche le chapeau de la petite fille:

« *Cette enfant-là, ne s'amusera pas là-haut. C'est l'heure de ma promenade quotidienne. Vous allez venir avec moi. Nous traverserons le bois et je vous laisserai à Boulogne.*
— *Mais, mon oncle, nous avons nos tickets de retour... »*

L'oncle hésite. Quoique riche, il n'aime pas le gaspillage : un sou est un sou... Des tickets perdus!... Mais à son âge on n'a pas le droit de gâcher une promenade. Et la petite fille si sage, trop sage, attendrit le vieux bonhomme... « *Je vous donnerai de*

page 8

l'argent pour le retour. Appelle un fiacre! » Car l'oncle : n'a pas de voiture particulière.

On en a trouvé un découvert; l'oncle et la nièce se casent dans le fond, la petite fille se place sur un strapontin, en face d'eux. Dans les allées du bois de Boulogne elle peut comparer les chevaux aux formes lourdes qu'elle a vu traîner l'omnibus et le maigre « canasson » de leur fiacre, - aux bêtes superbes, racées, fières., tirant ou portant des messieurs et des dames. qui se promènent là, non pour leur plaisir, mais par obligation mondaine, pour qu'on les voie, qu'on remarque leur costume, leur attitude et leurs gestes...

L'oncle, d'un geste large de sa canne, semble balayer les landaus, les coupés, les calèches où souvent à côté d'un cocher à chapeau haut de forme se tient un laquais, les bras croisés portant même couvre-chef... les cavaliers à monocle et les amazones à jupe bouffante débouchant d'allées cavalières.

« *Si tout cela disparaissait, la France ne s'en porterait pas plus mal...* » Mathilde veut-elle flatter l'oncle dont la fortune l'impressionne ? « *Mais, mon oncle, il y aura toujours des riches et des pauvres...*

— *Les riches qui n'ont pas gagné leur richesse par leur travail sont des parasites à supprimer, comme de mauvaises herbes...* »
C'est sans réplique...

Le cocher du fiacre, bon gros père à figure joufflue et rouge, qui caresse de son fouet son compagnon avec un affectueux « *Hue ! Cocotte...* », semble désireux de se mêler à la conversation : « *Il y a bien ceux qui n'ont pas eu de chance .., qui ont travaillé, n'ont pas réussi, sont tombés dans la misère, ne peuvent plus rien faire...*

— *On peut toujours faire quelque chose. On peut toujours travailler. Je déteste les mendiants et les parasites... surtout ceux-là »*; réplique l'oncle en montrant de sa canne quelque prince de l'élégance masculine. Il ne lui déplait pas de donner une leçon

page 9

à cet effronté phaéton ! « *Jeune homme (le cocher a au moins cinquante ans. Mais l'oncle est octogénaire) depuis un an, des chantiers travaillent sans relâche à évacuer la terre pour que l'on construise le Métropolitain souterrain qui doit circuler de Vincennes à l'Etoile, pendant l'Exposition de 1900. Le fils d'un de mes vieux amis, un ingénieur, n'a pu recruter assez de terrassiers, pour le chantier qu'il dirige. Alors il a embauché des chômeurs. Et dans son équipe, il y a des commerçants en faillite, des acrobates sans emploi, un dentiste sans clients et même un marquis ruiné...*

— *Que feront-ils, quand le Métropolitain sera terminé?* dit Mathilde.

— *Ils trouveront autre chose. Et s'ils ne trouvent rien, ils auront au moins servi à quelque chose, tandis que ceux-là - et sa canne pointe vers de jolies dames que saluent des messieurs - ne servent à rien et nous encomrent, de leur naissance à leur mort. »*

L'oncle croise les mains sur sa canne et lève sa tête dominatrice. Le brave cocher, intimidé, préfère regarder les rênes de son cheval. Soudain, il reprend de l'assurance. Un spectacle inattendu va lui permettre de gagner la sympathie de son vieux client. Un étrange animal accroupi, face à une espèce de guérite posée sur un châssis à quatre roues s'acharne à tourner une manivelle. Il disparaît dans un manteau en peau de bique, la tête coiffée d'une casquette à rabats, le visage dévoré par une énorme paire de lunettes. Enfin une pétarade éclate, la voiture est agitée d'un tremblement convulsif. L'animal remonte sur le siège, ses genoux lui rentrent dans l'estomac, il prend entre ses deux mains une barre d'acier horizontale, perpendiculaire à la direction et la voiture s'ébranle dans un nuage de poussière.

« *Sentez-moi cela, dit le cocher, ces rupins-là s'amuse avec leur invention grotesque et infernale. Ils reprochent à nos fiacres leur odeur de crottin. J'aime mieux cela que cette odeur d'essence qui vous pique le nez à un kilomètre. Et cela fait tout juste 10*

page 10

à 15 km par heure. Si j'excitais Cocotte, elle dépasserait 40 km. »

Mais l'oncle décidément ne veut pas sympathiser avec ce cocher qui l'agace. « *Vous parlez trop vite. Le 1er mai dernier, on a dépassé les 100 km heure, dans une automobile électrique. Je déteste les ennemis du progrès. En Angleterre, il y a quatre ans une loi obligeait à faire précéder les voitures sans chevaux par un homme agitant un drapeau rouge. Faites-en autant, si vous l'osez. Il faudra bien que vous vendiez votre cheval à une boucherie et que vous deveniez un chauffeur à taximètre.*

— *Plutôt crever...* »

— « *Ma foi! C'est une solution...* »

Mathilde a peur que le cocher ne se fâche. Elle veut détourner la conversation: « *Cette exposition de 1900 commencera le vingtième siècle.*

— *Non !*

— *Comment ce sera bien la première année du vingtième siècle.*

— *Non : la dernière année du dix-neuvième siècle.*

— *Je ne comprends pas.*

— *Tu ne sais pas compter. Si tu changes un billet de 100 F contre des pièces de 1 F, tu en voudras 100, pas 99. L'année 1900 sera la centième année du siècle. Le siècle suivant commencera le 31 décembre 1900 à minuit. »*

L'oncle s'attendrit. Il se penche et saisit affectueusement le menton de sa petite nièce.

« *Cette enfant circulera dans le Métropolitain sous tous les quartiers de Paris. Elle voyagera dans toutes nos provinces, dans des voitures très rapides, confortables, sans odeur. En huit heures, elle ira de Paris à Marseille. - Peut-être volera-t-elle au-dessus de la Manche ou de l'Océan ? L'exposition, ce sera le triomphe de l'électricité et du progrès... Je ne serai plus là, probablement. Cela vaudra mieux, car je ne suis plus qu'un vieux meuble inutile. Si je pouvais au moins assurer l'avenir de cette enfant...*

page 11

Le cocher tente encore une intervention.

« N'empêche que l'année dernière, le président de la République Félix Faure disait à des fabricants d'automobiles : vos voitures sont bien laides et sentent bien mauvais. »

« Il est mort cette année, conclut l'oncle. Le vingtième siècle débutera sans lui... ».

Notre petite fille tout en blanc, sans bien comprendre ce que disent les grandes personnes s'est amusée à suivre les gestes du grand oncle dont la canne menace tout le monde, même le cocher qui se tait maintenant et ne sourit plus.

Soudain, en passant entre le lac du bois de Boulogne et la terrasse d'un grand café, maman pousse un cri de surprise indignée.

« Qu'est-ce qui te prend ? dit l'oncle.

— Regardez ces créatures en culotte. On ne dirait pas que ce sont des femmes ! »

En effet à la terrasse du café, des dames seules, attablées portent d'étranges costumes : blouses blanches ou noires, culottes bouffantes, cravates déployées à l'artiste, canotiers d'hommes.

— « Comment des femmes peuvent-elles être servies dans un café lorsqu'elles ne sont pas accompagnées ? Et ces culottes ? Si elles se promenaient ainsi dans mon quartier, on leur enlèverait leur culotte pour leur donner le fouet. »

L'oncle regarde avec un léger sourire, une dame tout en blanc sauf ses bas noirs qui, les mains au guidon, un pied sur une pédale, tente de placer sa forte croupe sur la selle d'une bicyclette.

« Ce sont des sportives, des passionnées de la "petite reine". Si elles montaient en amazone, leur jupe se prendrait dans la chaîne et elles tomberaient sous leur machine. C'est tout de même plus pratique que le cheval... un peu plus salissant. Et cela doit être bon pour les jambes des petites filles. Aimerais-tu, faire de la bicyclette ? demande-t-il à l'enfant. »

Mathilde pousse un nouveau cri : *« Je ne vivrais plus si je la*

page 12

savais roulant sur cette, machine entre les omnibus, les fiacres, et les chariots... »

L'oncle, pour la première fois, rit franchement et ses favoris blancs frémissent : *« Tu crois qu'elle restera toujours dans tes jupes ? Pauvre petite Suzanne ! Je t'offrirais bien une bicyclette pour tes éternelles. Mais ta mère la revendrait pour t'acheter un corset. »*

L'oncle a laissé Suzanne et sa maman à Boulogne à une station du tramway qui va au Louvre...

Il n'y a que deux places assises à l'intérieur. Séparée de sa mère, Suzanne est à côté d'un monsieur portant chapeau melon et moustache tombant des deux côtés de la bouche, qui parle à son « vis-à-vis », portant petite barbiche en pointe. Suzanne ne comprend pas grand-chose à ce qu'ils disent: Elle les entend parler d'un certain capitaine Dreyfus, encore une fois condamné : *« Il est innocent. - Il sera gracié. - On ne peut pas gracier un innocent. On ne peut gracier qu'un coupable. Le vrai coupable, on le connaît. Ce n'est pas Dreyfus. »* Il parle haut. A l'autre extrémité, un vieux monsieur serré dans une vareuse militaire, au col montant, ruban rouge accroché à gauche sous le col, tourne vers eux un regard furieux. Il s'adresse à Mathilde qui lui fait face : *« Il faudrait fusiller ces gens qui insultent l'Armée ! »* Mathilde n'ose pas approuver, car l'un des voisins de sa fille tient sa canne horizontale comme un sabre: *« Une armée qui ne respecte pas la Justice n'est pas une armée française. »* La vareuse militaire se carre dans son coin. Les deux messieurs ont haussé les épaules et parlent d'autre chose. D'automobiles ! Suzanne entend: *« traction à vapeur - moteur à explosion - moteur électrique - voiturette Renault... »*

Pendant ce temps, Suzanne s'est amusée d'un curieux incident. En sortant de Boulogne, entre les fortifications, une grande grille est ouverte.

A la dernière. station hors Paris, un gros homme à képi et uniforme vert, est monté et passe dans

la voiture, regardant surtout à

page 13

terre et dans les filets supérieurs. Il grimpe en soufflant à l'impériale. Le receveur qui ne l'a pas vu tire sur la clochette commandant au wattman de remettre la voiture en marche. Furieux le gros homme en uniforme redescend et saute sur le trottoir non sans avoir crié : « *Espèce d'imbécile ! Savez pas qu'il faut attendre la visite de l'octroi !* »

Un turgotin en 1899

Robert, qui a quatorze ans, porte lorsqu'il sort, une vareuse à boutons blancs, une culotte, des chaussettes fixées par des élastiques, et sur sa tête une casquette à visière avec deux galons dorés. C'est qu'élève de l'école Turgot, il n'est plus un « *bizuth* » condamné à ne circuler que dans la cour d'honneur au milieu des cinq classes de première année. Maintenant, il entre par la porte donnant sur la vieille rue du Vertbois, là, le « *surgé* » (le surveillant général) se tient chaque matin rigide dans sa longue redingote; sa main gauche dont l'index pointe vers le ciel, serre contre sa poitrine de redoutables cahiers, tandis que sa main droite touche le bord de son chapeau haut de forme, lorsqu'il veut répondre au salut de chaque élève. Robert n'est jamais tranquille lorsqu'il passe le seuil. Son nom figure souvent sur les feuilles vertes des cahiers de correspondance... là où l'on inscrit des devoirs supplémentaires infligés aux élèves punis : dix, vingt, trente pages de géométrie à copier. Pas de colle, pas de retenue, c'est à la maison qu'il faut accomplir cette besogne écrasante. C'est une aggravation de la torture. Le jeudi, il faut abandonner les copains qui vous attendent, exécuter son pensum, sous l'œil ironique de la petite sœur. On a beau dire à la maman que c'est un devoir... comme les autres, on est contraint de lui montrer pour qu'elle le signe. Evidemment on lui présente la dernière page, sans donner d'explications. Mais elle peut, par méchante curiosité, revenir en arrière et lire le titre à l'encre rouge, précisant le forfait commis.

page 15

Si elle est de mauvaise humeur, si elle s'est disputée avec papa, elle attend celui-ci et lui jette le cahier : « *Tiens voilà ce que fait ton fils !* »

Non seulement, à l'école Turgot, on ne « *colle* » pas les élèves, mais on les renvoie pour un jour, deux jours, trois jours. C'est la plus grande sanction avant la « *mise à la porte* ». Trois jours de renvoi, ce n'est pas trois jours de vacances, car il faut aligner trente pages par jour, soit quatre-vingt-dix pages en tout.

Robert n'est pas encore descendu si bas. Mais il est bavard, fantaisiste et indocile. Et, il faut bien l'avouer, il n'est guère attiré par les études. Ce qui lui plaît, ce sont les courses dans Paris, c'est aussi le théâtre.

page 16

En revenant du Croissant

Robert, ce jeudi-là, a été retrouver son père à la petite boutique de la rue du Croissant où l'on reçoit les dépositaires du journal quotidien dont papa Bergheim est l'employé. Pour retourner chez eux, rue Oberkampf, il n'est pas question d'aller à pied. Le papa, déjà ventru à quarante ans, n'aime pas la marche. De la rue du Croissant sortent des camelots qui les bousculent et courent en criant les titres des journaux du soir et les manchettes sensationnelles.

Ils remontent la rue Montmartre jusqu'aux Grands Boulevards où la chaussée est encombrée par des fiacres, des voitures de maîtres, des *haquets* chargés de fûts, parfois d'étranges petites machines montées sur quatre roues garnies de caoutchouc, qui avancent par saccades, avec un bruit d'éclatement à chaque tour, laissant derrière elles un sillage de fumée et une forte odeur de pétrole et de caoutchouc brûlé. Des vélocipèdes roulent entre les voitures et passent sous les naseaux des

chevaux. Le père et le fils attendent l'omnibus Madeleine-Bastille. Ils ne sont pas seuls. En cette soirée d'octobre 1899, les gens qui sortent des bureaux, des messieurs portant chapeaux melons, pardessus légers, foulards et parapluies se disputent au carrefour les premières places à la station. Vainement, car plusieurs omnibus passent complets. L'un s'arrête enfin. Ses deux chevaux hennissent bruyamment, tandis que les taquine le fouet du cocher, qui les domine, presque debout

page 17

sur son siège, et qui porte un chapeau de cuir tout rond, aux ailes relevées, orné d'un ruban d'argent.

Enfin papa Bergheim et Robert ont pu grimper à l'impériale pour trois sous (15 centimes). Robert s'amuse toujours à regarder les boutiques, les magasins et les cafés dont les façades s'illuminent brusquement d'un seul coup par la miraculeuse intervention de l'électricité.

Gênés par les encombrements, les travaux (car il a fallu défoncer la chaussée pour installer des câbles électriques, et on n'a pas encore repavé partout), les chevaux avancent au pas. Robert a tout son temps pour observer la haute maison rouge du journal *Le Matin* où par les soupiroux on entrevoit les machines à imprimer - et surtout les larges portes des théâtres où il voudrait bien entrer : le Gymnase, la Renaissance, la Porte-Saint-Martin, l'Ambigu, les Folies-Dramatiques. Mais avant la place de la République, de ce ciel lourd d'octobre, tombe une pluie serrée et drue. Papa grognant de colère ouvre son parapluie qui accroche celui du monsieur assis de l'autre côté, dos à dos. Avec cela souffle un vent qui rabat les gouttes contre les visages et secoue dangereusement les baleines des parapluies. Heureusement on n'est pas très loin de la destination : la station de la rue Oberkampf. Dans l'escalier de l'impériale, il faut fermer le parapluie et l'ouvrir à nouveau en descendant de la plate-forme. Le receveur tire sur une ficelle; le fouet claque et les chevaux repartent au trot : c'est que l'autre bout de la ficelle est noué sur la cuisse du cocher. Papa Bergheim retrousse ses bas de pantalon, remonte le col de son pardessus, pousse Robert qui en riant secoue sa casquette gonflée d'eau. Ils avancent tous deux aussi vite que possible, entre les ménagères qui sous leurs parapluies couvrent le trottoir très étroit et cherchent les vitrines appétissantes.

Au coin de la rue Oberkampf et de l'avenue de la République, un parapluie accroche celui de Bergheim : « *Beau temps pour se promener. Allons nous sécher à la Source.* » C'est un café tout proche, avenue de la République. M. Bergheim se laisse facile-

page 18

ment entraîner par cet ami occasionnel. Robert le connaît. Sous un crâne chauve, une longue barbe grisonnante tombant en deux flots séparés encadre un visage où, sous un binocle de myope se fixe un regard sévère. C'est un « répétiteur » de 4^e année de Turgot, chargé de quelques cours de dessin géométrique et d'arithmétique. Sa réputation à l'école est telle que les élèves lui ont attribué le surnom de Bidet (célèbre dompteur de fauves). Papa le rencontre au café ou dans des réunions politiques. Robert n'aime guère s'asseoir en face de lui ; il n'est jamais tranquille lorsqu'il le voit parler à son père.

Mais les deux hommes attablés dans ce café pour habitués paisibles ne pensent pas à l'école Turgot. Ils parlent d'affaires plus graves. Papa Bergheim se plaint de la circulation dans Paris où les piétons, de plus en plus menacés, risquent chaque jour leur vie en s'engageant sur la chaussée. Et aussi de ces omnibus lents, incommodes, facilement distancés par de simples promeneurs. Le professeur, pointant son index successivement sur la table, en l'air ou contre le gilet de M. Bergheim: « *Une seule solution. Construire des voies aériennes surplombant les rues et les avenues.*

- *C'est le contraire que l'on fait. On défonce le sol pour ce fameux train souterrain qui doit être inauguré avant l'exposition.* »

Le professeur dont les yeux s'élargissent et brillent, tire violemment sur les deux pans de sa barbe puis pose un doigt raidi, sur la table, devant papa Bergheim qui, un peu effrayé, recule sa chaise.

« Monsieur Bergheim ! Ecoutez-moi bien. C'est un crime qui fera plus de victimes que la Saint-Barthélémy et le massacre des Communards en 1871. On a peur de Paris révolutionnaire. On veut tuer les ouvriers parisiens ou les faire fuir. Déjà dans les rues les plus commerçantes, les puits d'extraction que l'on a creusés ruinent tous les petits commerçants. Impossible d'atteindre leurs boutiques. Mais ce n'est pas le plus terrible. Le percement du souterrain va entraîner la chute des maisons à 50 m de son axe, à cause des tassements du sol.

page 19

— *Les travaux du Métropolitain pourtant ont commencé depuis près d'un an et on ne signale pas d'accidents.*

— *Parce que les tassements ne sont pas immédiats. Mais il y a plus grave. Vous savez ce qu'il y a dans le sous-sol parisien ? Des montagnes d'immondices accumulées depuis des siècles. Tout cela va se trouver au contact de l'air qui deviendra bientôt irrespirable !. Et des épidémies mortelles éclateront dans tout Paris.* »

Les narines de M. Bergheim et celles de Robert se ferment machinalement.

« Pourvu que l'on ne construise pas de ligne dans nos quartiers !... »

— *La première : de la porte de Vincennes à la porte Maillot sera vite fermée. Si vous tenez à la santé de votre femme et de vos enfants, surtout, ne descendez pas avec eux dans cette cave. Un escalier glissant de 15 m de haut, entre des murs humides et sales, arrivera sur un trottoir mouillé entre un mur et des piliers recevant les suintements de la voûte. Vous ne pourrez pas vous asseoir sur des bancs trop humides. Et vous monterez dans des wagons ruisselants. S'il fait chaud à l'air libre, si vous suiez, la différence de température vous tuera avant que vous ayez atteint votre station.* »

En remontant chez eux, papa et Robert sont impressionnés, mais pas tellement convaincus. Ils ont peine à croire qu'une telle entreprise ait été engagée sans que l'on ait pensé aux dangers possibles : *« Il faut voir, dit le père. Ces savants trouvent toujours de bonnes raisons pour condamner les progrès pratiques. Sais-tu que lorsqu'on a voulu utiliser les " chemins de fer ", de grands savants ont démontré que le cœur ne résisterait pas à la vitesse de 30 km à l'heure, et qu'en passant sous un tunnel, on esquinerait ses poumons... »* Robert rit franchement. Lui, qui n'apprend jamais ses leçons de sciences, pourra toujours justifier sa paresse par son bon sens... pratique.

Papa Bergheim

Suzanne Bergheim est une bonne élève. A l'école de l'avenue Parmentier elle est déjà dans la classe du certificat d'études. Cependant elle n'a que onze ans. Et c'est à douze ans que l'on passe l'examen. Suzanne, pour se présenter, doit bénéficier d'une dispense ; c'est-à-dire du privilège d'être candidate avant l'âge légal. On la lui accordera certainement, car on encourage les enfants précoces. Ce sera drôle de dire plus tard que son premier diplôme date de 1900, la dernière année du siècle.

Papa Bergheim est fier des succès de ses enfants. Il sait lire et écrire, mais ne connaît pas l'orthographe. C'est que lorsqu'il était petit, il préférait souvent la rue à l'école. Pendant son enfance, l'école n'était ni gratuite, ni laïque (on y disait sa prière, le matin, au début de la classe), ni obligatoire (avant dix ans des petits garçons travaillaient déjà dans des ateliers ou aux champs et les petites filles s'occupaient aux soins du ménage).

Papa Bergheim souffre aujourd'hui de ses insuffisances. Et pourtant, il aime la lecture des grands auteurs, les ouvrages historiques, les spectacles classiques. Il avait à peine vingt-cinq ans, lorsqu'avec ses camarades, il avait couru de la rue Oberkampf où il habitait jusqu'à l'avenue d'Eylau près de l'Etoile, pour saluer le grand poète Victor Hugo, dont on célébrait le quatre-vingtième anniversaire.

Trois ans plus tard, il s'était joint à une société ouvrière des-

page 21

endant de Ménilmontant, pour défiler devant le cercueil de Victor Hugo exposé sous l'Arc de Triomphe.

Lorsqu'il était jeune, avec dans sa poche, un croûton de pain et un morceau de gruyère, le dimanche matin ou le samedi soir, il attendait pendant trois heures à la queue du Théâtre-Français l'ouverture des bureaux de la matinée ou de la soirée. Une place d'amphithéâtre ne coûte que vingt sous. Mais il faut grimper rapidement les six étages si l'on veut gagner la banquette du premier rang. Là, il a entendu souvent ses artistes préférés : Sarah Bernhardt, Mounet-Sully, Got, Albert Lambert... Quelquefois il allait à l'Odéon, le deuxième théâtre français sur la rive gauche de la Seine. La place ne coûte encore que cinquante centimes. Mais les artistes ne sont souvent que des débutants.

A l'Ambigu, où l'on joue de sombres drames, à la Porte-SaintMartin, où l'on joue des pièces qui ne sont pas encore au répertoire du Théâtre-Français, si l'on veut obtenir une place au premier rang de l'amphithéâtre, il faut entrer dans la « claque ». Lorsque le chef de claque frappe le plancher avec une lame de bois, le premier rang doit applaudir avec vigueur. Et le claqueur défaillant est vivement pris à partie. On salue ainsi non seulement le baisser du rideau après l'acte, mais encore l'entrée et la sortie des vedettes... Et l'on dit que le chef de claque est d'autant plus entraînant que la vedette a été plus généreuse à son égard.

Edmond Bergheim adore le théâtre et ne ménageait pas ses forces, lorsqu'il fallait rappeler un de ses acteurs préférés. Vingt fois de suite, certains jours, le rideau s'était relevé pour obéir aux applaudissements et aux acclamations de quelques spectateurs aussi tenaces que lui, dans leur bruyante admiration pour Sarah ou Mounet. Mais c'est spontané et volontaire. Obéir au chef de claque, c'est beaucoup plus humiliant. On a beau être pauvre, acheter son plaisir en se privant d'un repas, on ne veut pas vendre les claquements de ses mains.

Aujourd'hui, Edmond Bergheim a vieilli et grossi. Il n'aime guère les exercices physiques, et il lui faut s'essouffler pour gagner

page 22

une place à l'amphithéâtre. Lorsque à la fin du mois, le modeste salaire de l'employé n'a pas été dépensé pour la nourriture, ou mis sous enveloppes pour le loyer, les vêtements, le linge et les imprévus, lorsque maman ne s'est pas trop promenée dans les grands magasins, papa se paye le luxe d'une place de parterre au Français. Il emmène parfois son fils Robert. Pour deux francs cinquante centimes par personne (ou cent sous ou une thune pour deux), ils s'installent aux derniers rangs de l'orchestre. C'est avantageux, car on se confond ainsi avec des gens qui payent jusqu'à vingt ou trente francs, qui retiennent leurs places ou même ont souscrit un abonnement annuel. Mais ces richards n'ont pas la politesse de l'exactitude, et s'installant, pendant le premier acte, troublent ainsi le parterre, avec l'insolence des petits marquis du XVIIIe siècle s'interpellant sur la scène où l'on jouait des comédies de Molière.

Mme Bergheim n'aime pas ces sorties dominicales. D'abord parce que Robert, suivant son père, ne profite pas le dimanche de la cuisine maternelle. Aussi, parce que cinq francs, c'est une somme que l'on ne devrait pas gâcher pour trois heures de spectacle. Enfin, parce que pour profiter de cette faveur, il faut être du sexe mâle. Les dames et les demoiselles ne sont pas admises au parterre.

C'est en ces jours-là que M. Bergheim retrouve son grand poète, en voyant et écoutant *Hernani*, *Ruy Blas*, *Marion Delorme*. Et souvent dans les préaux des écoles du XIe arrondissement, des sociétés démocratiques organisent des matinées au cours desquelles de jeunes amateurs jouent, chantent ou déclament. Et il est rare que Victor Hugo n'y soit pas représenté.

Car le Victor Hugo de papa Bergheim, ce n'est pas le bon vieux grand-père au triste sourire sous sa barbe blanche dont Suzanne a appris, pour la réciter, l'histoire versifiée : *Jeanne était au pain sec, dans le cabinet noir...* Non, c'est le poète républicain, l'ennemi de l'Empereur, celui qui s'exila après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, et ne revint en France qu'après Sedan en 1870. Et si au début il fut obligé de s'enfuir, il aurait pu, comme beaucoup

page 23

d'autres, profiter de la tolérance du gouvernement et retrouver sa patrie. Mais il avait dit:

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

Il avait crié dans des vers magnifiques:

*Dans ma sainte fureur,
Pareil aux noirs vengeurs devant qui l'on se sauve,
J'écraserai du pied l'ancre et la bête fauve,
l'Empire et l'Empereur.*

Et il revint à Paris, après Sedan, pour subir volontairement en 1870, le siège de la capitale par les Prussiens.

C'est le grand ami du peuple, l'auteur des *Misérables*, le prophète de la fraternité humaine :

*o République universelle
Tu n'es encor qu'une étincelle
Demain, tu seras le Soleil.*

Papa Bergheim est souvent jovial, gai. Il rit facilement. Il aime les plaisanteries. Il ne se gêne pas pour « blaguer » les pratiques religieuses de ses parents, de ses beaux-parents. Mais on provoquerait sa violente colère, si l'on osait sourire, lorsqu'il déclame, sans souci des voisins, les beaux poèmes de Victor Hugo. Pour lui et tous ceux de sa génération, et de sa classe sociale, c'est un véritable culte et l'on n'admet guère la critique ou le dénigrement, lorsqu'il s'agit de l'œuvre, du poète et de l'homme.

La famille d'une enfant studieuse

Le papa et la maman de Suzanne vinrent au monde quelques années avant la terrible guerre de 1870-1871. Ils ne sont pas nés à Paris, mais ils y vivent depuis leur première enfance ; et s'ils ont entendu chez eux le patois de la vieille Alsace, ils n'ont jamais parlé que le français, avec cet accent parisien, un peu traînard, qui saute brusquement sur les mots d'un argot pittoresque. Les deux familles ont quitté l'Alsace envahie par les troupes prussiennes, abandonnant tout ce qu'elles possédaient, avant même le traité de Francfort. Les deux grands-pères ont participé à la défense de Paris, ce qui ne les a pas enrichis.

Le grand-père paternel, ouvrier dans une fabrique de meubles du faubourg Saint-Antoine, ne peut plus travailler et marche de plus en plus difficilement. Il ne lui reste que deux fils et une fille. Deux de ses enfants sont morts de maladie. C'est que depuis 1870, la grand-mère et lui se sont logés avec leurs enfants dans deux pièces d'une vieille maison de la rue Oberkampf, de deux étages, où s'entassent plus de cent familles qui ne peuvent prendre de l'eau qu'à la seule fontaine de la cour.

L'autre grand-père, âgé de plus de soixante-dix ans est encore valide et lève fièrement la tête ornée de deux longues moustaches à la gauloise. Il gagne son pain quotidien en portant chaque nuit des paquets de journaux de l'imprimerie aux librairies et aux kiosques. C'est un vieux soldat pourtant. Il a servi sept ans l'Empire. Pendant deux ans, il a combattu au Mexique ; blessé, il a

page 25



ROGER HAGNAUER**Deux jeunes parisiens en l'année du premier métro**[Illustrations retenues par Pingouin](#)

obtenu une médaille accrochée sous cadre dans sa salle à manger. Maman Bergheim est fière de son père. Papa Bergheim n'aime pas que l'on parle de l'Empire et du Mexique.

Il dit à sa femme en riant : « S'il vendait sa médaille ton père aurait-il assez d'argent, pour ne plus travailler ? » Mais il ne faudrait pas plaisanter ainsi, devant le vieux soldat.

Cependant Edmond, le père de Suzanne, ne porte plus la blouse ni la casquette de l'ouvrier. Employé, payé au mois, il ne peut guère économiser. Mais il a voulu que sa femme et ses deux enfants ne vivent pas dans un taudis, comme celui de son enfance. En face de la maison de ses parents, il a loué un appartement de quatre pièces et d'une cuisine, dans un immeuble déjà vieux, à escalier sombre. Deux petites pièces et la cuisine donnent sur une cour étroite où l'on ne voit guère le soleil. La troisième n'a pas de fenêtre. Seule, la salle à manger a vue sur la rue Oberkampf. Et cependant on les envie. Car sur la grisaille de la façade, au-dessus de l'entrée, une petite plaque bleue portant « eau et gaz à tous les étages » précise déjà un commencement de luxe.

Bien sûr, ils n'ont pas de domestiques. La maman de Suzanne, qui a dépassé à peine la trentaine a gardé son corps et son teint de jeune fille. Mais lorsqu'elle s'habille pour sortir, elle cache sous des gants ou dans un manchon, ses mains épaissies, ridées, gonflées, rougies par les durs travaux de la ménagère.

Suzanne ne s'amuse guère en cette soirée de l'automne 1899. Elle apprend sa leçon de géographie. Elle a saisi de sa main gauche la longue natte qui pend ordinairement dans son dos et qu'elle mordille nerveusement. Tête levée, yeux fermés, elle répète à voix basse les noms des villes qu'elle ne connaît pas, qu'elle ne situe pas. On entend :

Haute-Savoie : Le Puy, Brioude, Yssingeaux, Lozère :
Mende, Florac, Marvejols...

Puis ou revient au début de la liste alphabétique : Ardèche : Foix, Pamiers... Un rapide coup d'œil au livre et voilà la pauvre Suzanne qui sanglote et crie...

page 26

La mère Suret, la couturière, qui travaille à côté d'elle interroge sans trop d'émotion :

« Qu'est-ce qui ne va pas ? - Je me suis encore trompée. Je prends l'Ardèche pour l'Ariège... »

Et voilà Suzanne qui répète avec rage, en rythmant du pied cette étrange chanson :

AR-DECHE... Pri-vas, Largen-tière, Tour-non.

ARIE-GE... Foix, Pamiers, Saint-Gi-rons.

Pourquoi l'écolière se trouve-t-elle dans la petite pièce, donnant sur cour, séparée de la cuisine par un petit couloir où s'ouvre la porte du logement et... la porte d'une pièce très étroite à odeur caractéristique ? Il y a dans le coin une sorte de cage que ne dissimule pas une vieille couverture mangée aux mites : c'est le lit pliant de son frère que l'on ouvre le soir, après le repas, car c'est là

que l'on mange, afin de ne pas salir la salle à manger.

Il fait presque nuit et il faut bien que Suzanne profite de la seule lampe allumée dans le petit logement. C'est aussi qu'elle a donné à Mme Suret son tablier noir qui doit être recousu. Elle aime bien la vieille couturière, qui grogne souvent, parle toujours sans tendresse, mais bavarde facilement sans cesser de coudre, raconte sa jeunesse et ne cesse de se plaindre du temps présent.

Elle hausse les épaules en entendant cette cascade de noms géographiques : « *A quoi cela sert-il ? Tu ne connais pas les rues où tu passes chaque jour et tu apprends des noms de villes où tu n'iras jamais.* »

Si Mme Bergheim n'a pas de domestiques, que fait donc Mme Suret ? Depuis quarante ans, elle travaille dans la famille. A vingt ans, jeune couturière, elle fut embauchée par le grand oncle de Suzanne, le seul membre de la famille qui se soit enrichi, en vendant des robes confectionnées dans son atelier. Mais il a liquidé son fonds il y a dix ans. De bonnes affaires, des placements fructueux lui permettent de vivre de ses rentes. Mme Suret n'a pas voulu chercher un autre atelier et un autre patron. Elle

page 27

travaille « en journée » dans des familles bourgeoises, assez fortunées, aidant les domestiques, confectionnant ou réparant les vêtements des enfants, entretenant le linge et les costumes des parents.

Mais un jour par semaine, elle monte dans le petit logement de la rue Oberkampf, pour réparer, recoudre, raccommoder, rafistoler les vêtements et le linge. La paye-t-on seulement ? Suzanne n'en est pas sûre. La mère Suret, comme on l'appelle ici est de la famille. Elle a connu Mathilde, la maman de Suzanne, toute petite, elle a vu naître Robert et Suzanne. Elle était capable de garder, bercer, « changer » les bébés. Elle est nourrie toute la journée, depuis le café au lait du matin jusqu'au pot-au-feu du soir. Son vieux mari se débrouille seul, ce jour-là. Pourvu qu'il ait sa boule de gros pain, quelques tranches de saucisson, des pommes de terre en « robe de chambre » (cuites dans l'eau bouillante, servies sans être épluchées, en robe des champs exactement), et surtout ses deux chopines de gros vin rouge.

La nuit venue, la mère Suret remonte la longue rue Oberkampf, suit le boulevard de Ménilmontant, s'engage sous un porche et dans le fond d'une cour retrouve l'escalier en colimaçon qu'elle monte jusqu'au sixième étage. Le ménage, qui a perdu plusieurs enfants et n'a plus qu'un fils vivant, habite une chambre et une cuisine. On y fait du feu dans l'étroite cheminée. Mais il faut que le froid soit vif. Sinon la cuisinière, allumée pour cuire la soupe, la viande et les pommes de terre, suffit pour chauffer les deux pièces. Et souvent les deux vieux se contentent d'une lampe à alcool. Ils ne sont pas habitués aux plats savamment préparés par Mathilde Bergheim. La mère Suret ne se plaint pas de son sort qui pourtant n'est guère enviable. Mais par fierté elle prétend avoir voulu échapper à un progrès qui bouscule ses vieilles habitudes, détruit plus qu'il ne construit et multiplie les dangers de l'existence quotidienne. Ainsi, si elle s'éclaire, se chauffe, cuisine par les mêmes moyens que sa mère et sa grand-mère, c'est parce qu'elle condamne le gaz et l'électricité, ces inventions diaboliques.

page 28

On voit le bois ou le charbon qui brûle dans la cheminée ou la cuisinière. Mais le gaz on ne le voit pas. On ouvre un robinet, rien n'apparaît et brusquement, si on présente une allumette, des petites flammèches bleues courent autour du réchaud. Vous ne direz » pas que c'est naturel.

Pour, que l'on sache le gaz présent autour de vous, les yeux ne servent pas.. C'est le nez seul qui signale la présence de cet ennemi invisible. Et lorsque le réchaud à gaz est allumé dans la cuisine de la famille Bergheim, la mère Suret, dans la petite pièce toute proche où elle travaille, ne manque pas de dire à Suzanne : « *Tu ne sens pas le gaz, toi ? Bien sûr vous ne le sentez plus. Vous êtes habitués. Vous vous empoisonnez sans vous en rendre compte. Tu ne me diras pas que*

les aliments cuits sur cette machine ne sont pas infectés par cette odeur ? »,

Suzanne, cependant, s'arrache à ses départements, chefs-lieux et sous-préfectures et se distrait en regardant sa vieille amie qui n'occupe qu'un coin de la table, et dont le corps massif couvre complètement la petite chaise à siège de paille sur laquelle s'étale sa croupe imposante. Suzanne se demande comment une femme aussi chargée de graisse peut le soir gravir la rue Oberkampf et les six étages de sa maison. Car la mère Suret n'utilise guère les omnibus et les tramways. Par économie sans doute. C'est qu'il faut bien compter ses sous et ne dépenser que le strict minimum. Et puis elle n'a pas confiance. Encore les chevaux de l'omnibus sont-ils vivants. Mais la voiture « qui marche toute seule » lui paraît aussi dangereuse que le gaz du réchaud ou du bec Auer. Elle a raconté à Suzanne l'accident de la gare Montparnasse. Cette locomotive qui était sortie de la voie, avait défoncé le ballast et basculé dans le vide. En contrebas, l'omnibus déjà attelé, déjà garni de voyageurs se trouvait placé en fin de la trajectoire. Mais les chevaux eurent peur et galopèrent jusqu'à l'autre bout de la place, ce qui les sauva et sauva leurs clients. S'il y avait eu une machine qui marche toute seule, elle n'aurait pas bougé et le contenant et le contenu auraient été écrasés.

page 29

Suzanne suit les gestes de la couturière qui raccommode un pantalon paternel dont le haut se tirebouchonne sur les genoux de l'ouvrière. Dans la demi-obscurité, on peut confondre le fil noir que celle-ci tire et le cordon du binocle posé au bout de son nez.

Il y a une autre raison à la présence de Suzanne dans la même pièce que Mme Suret. C'est qu'elle profite ainsi de la seule lampe allumée dans le logement.



Sous la lampe à pétrole

La lampe repose sur un lourd socle de métal qui par un long pied porte le réservoir en verre. Suzanne regarde souvent sa mère garnir la lampe. C'est une opération délicate. Il faut dévisser le bec qui tire la mèche, bande plate en fils de coton, attachée à la couronne supérieure, dont la frange qui la termine plonge dans le réservoir. On verse le pétrole par la fente arrondie, assez étroite, ouverte par le déplacement du bec. Il faut aller doucement. Papa, toujours impatient et nerveux, penche la bouteille pour aller plus vite, comme s'il vidait une carafe d'eau sur l'évier. Pour éviter un accident, il faut alors éponger soigneusement le pétrole ainsi répandu. Maman a l'habitude des gestes lents et précis. Suzanne la voit verser le pétrole prudemment, comme si elle laissait tomber de l'huile goutte à goutte en préparant une mayonnaise. Maintenant il faut tout remettre en place. La main droite tient une allumette ou une petite torche de papier, la gauche tourne doucement le bouton qui règle la hauteur de la mèche, où le pétrole monte. La flamme vacille et dégage une fumée noirâtre. Mais lorsqu'on a placé le verre entre les grilles de la galerie, plus large à la base, la flamme devient bleue et jaune et très éclairante.

La mère Suret a déjà plusieurs fois tourné le bouton pour faire monter ou descendre la mèche. Mais la flamme vacille et le verre se noircit : « *La lampe fume !* » — « *C'est que cela manque d'air* » dit la mère Suret. Suzanne a appris à l'école que l'air est indispensable pour qu'il y ait combustion. C'est le pétrole qui

page 31

brûle à l'extrémité de la mèche. Mais au bout d'un certain temps les trous se bouchent et l'air passe plus difficilement.

La mère Suret se lève en bougonnant. Elle enlève le verre de lampe d'une main protégée par le bout de sa blouse. Avec un bout d'allumette, elle gratte la galerie soigneusement, nettoie le verre avec un chiffon blanc qu'elle introduit par le manche d'un plumeau, tout cela sans éteindre la lampe. Le verre remplacé, la mèche remontée, la flamme redevient vive et éclairante.

L'éclairage ! C'est un problème, lorsqu'il n'y a qu'une seule lampe à pétrole allumée dans le logement. Robert le frère revient de l'école Turgot. On l'entend grimper l'escalier en enjambant quatre marches à la fois. Dans l'obscurité, il a raté son coup et redégringole au troisième. On l'entend injurier la concierge qui n'a pas encore allumé le bec de gaz « papillon » jetant de faibles lueurs sur les étages.

Dès qu'il est entré, c'est la catastrophe. Dans cette pièce qui est sa chambre à coucher, ses affaires traînent sur la petite étagère, sur le lit-cage, dans un placard ouvert dans le mur, ou par terre. Naturellement, il ne retrouve pas le livre de géométrie dont il a un pressant besoin. Sans se soucier des protestations de la mère Suret et de Suzanne, il empoigne la lampe par son long pied et la promène dans tous les coins de la petite pièce. Enervé, il ne la tient pas droite. « *Tu vas casser le verre et renverser le pétrole, lui crie la couturière.* » Il est vrai que le verre de la lampe penche dangereusement et sort même des griffes de la galerie.

Naturellement il bouscule tout et ne trouve rien. Le voilà qui s'engage dans le couloir. La chambre devient obscure. « *Faut tout lâcher quand il est là* », bougonne la mère Suret. Elles crient toutes les deux : « *Robert, veux-tu revenir ?* »

Enfin, il a retrouvé le livre sur le buffet Henri II de la salle à manger : « *Ce n'est pas sa place* », dit la mère Suret. Robert ne répond rien. Et pour cause ! Ce matin, il avait posé le livre, alors qu'il ouvrait la porte du corps supérieur du buffet, pour chiper, quelques tablettes oubliées. Comme il était déjà en retard, il est

page 32

parti précipitamment la serviette sous le bras gauche, la main droite, serrant le chocolat remplaçant ainsi la géométrie. Il replace la lampe sur la petite table, sans s'inquiéter du noir de fumée laissé par la flamme sur le verre.

Mme Bergheim est rentrée à son tour, et éclairée par le bec papillon de la cuisine, prépare le repas du soir. Mais il faut remplir la « salamandre » de la salle à manger, poêle à feu continu, où la combustion s'opère lentement.

« *Robert, va à la cave, rapporte de l'antracite* », car il faut un charbon spécial qui ne laisse que peu de cendres. Robert sur une chaise semble absorbé par sa leçon de géométrie. Il n'entend pas. Une telle « concentration » paraît suspecte à la maman qui s'approche et voit disparaître dans la poche de son fils, la *Jeunesse illustrée*, jusque-là pliée au format de la page du livre. Décidément, la géométrie mène à tout, à la condition d'en sortir. Ce matin, elle était sacrifiée au chocolat. Le soir, elle abrite la lecture passionnante d'un roman de Jules Verne mis en images.

Cependant il faut bien s'exécuter. Robert prend le seau et la pelle. Mais comment s'éclairer ? Il place une bougie sur le vieux chandelier. Sa mère l'arrête : « *Laisse cela. Chaque fois que tu descends avec le chandelier, tu laisses tomber des gouttes de bougie fondue sur tes vêtements et c'est toute une histoire pour les enlever. Prends la lampe Pigeon. — Il n'y a plus d'essence. — Attends que je la remplisse.* »

Sur la petite lampe Pigeon, Mme Bergheim a collé une feuille de papier sur laquelle, de sa belle écriture, elle a copié des instructions publiées dans un livre scolaire de *leçons de choses* :

— *On ne doit jamais garnir les lampes d'essence ou de pétrole, quand la mèche est encore allumée.*

— *Il faut se tenir loin de toute flamme pour remplir le réservoir d'essence.*

- *Bien essuyer la lampe après l'avoir garnie.*
- *Ne jamais mettre d'essence dans une lampe à pétrole. »*

page 33

L'essence de pétrole est en effet très inflammable. Le réservoir de la lampe Pigeon est en cuivre, et afin d'éviter que le liquide se renverse, à l'intérieur un feutre s'imbibe d'essence. La mèche est protégée par un verre circulaire.

Toute la maison peut suivre la descente de Robert qui balance le seau afin que la pelle sonne contre les parois. C'est par jeu sans doute. Aussi par prudence. Car l'intrépide jeune homme n'est pas très rassuré dans la cave obscure. Il craint les animaux des noires profondeurs et surtout les rats qui circulent la nuit dans la courette et dans le sous-sol. Le bruit peut les éloigner.

Le cinéma, cause d'un terrible incendie

Suzanne écoute toujours avec respect la mère Suret qui d'ailleurs aime bien raconter des histoires...
« *Des bavardages*, dit maman. — *Des boniments de vieille grand-mère* », dit papa.

Robert écoute aussi la mère Suret, mais sans respect excessif. Il ne la ménage pas et adore la mettre en colère. Par exemple, en proclamant son admiration pour tout ce qui est moderne.

« *Le cinématographe*, dit-il un soir, *vous connaissez cela ? C'est de la photographie qui bouge. On voit sur un écran l'arrivée d'un train et les spectateurs reculent sur leurs bancs, car ils ont peur que la locomotive roule jusqu'à eux.* »

La mère Suret, les dents serrées, coupe un fil noir, repousse son binocle, ajuste rageusement son dé à coudre sur son index, mais ne répond rien. « *Hein ! cela vous affole. Qu'est-ce que vous diriez si vous étiez devant une photographie qui bouge ? — Taistoi ! — Pourquoi ? — Vous ne voulez pas me croire ? — Tais-toi. Tu me fais penser à des choses que je veux oublier. — Vous êtes déjà allée dans la salle des frères Lumière, au Grand Café, ou dans une baraque avec projection ?* » questionne papa, qui vient d'entrer dans la pièce.

« *Non. Et j'aimerais mieux mourir que d'y aller.* » Papa rit.
« *Vous avez peur à ce point-là. Ce n'est pas de la sorcellerie. Non, mais je n'oublie pas le Bazar de la Charité.* »

Cette fois papa ne rit plus. Maman sort de la cuisine et interroge à son tour : « *Vous y étiez ?* » La mère Suret ne coud plus.

page 35

Son binocle est tombé du nez. Ses yeux fixent le mur sans regarder personne. « *Je travaillais ce jour-là chez la duchesse de B... rue de la Boétie. Un petit château leur maison : avec deux pavillons, deux perrons et une rotonde sur le jardin. J'étais à l'office, repassant du linge. Quel linge ! de la dentelle ! Les domestiques étaient nombreux : plus de quinze, et les femmes de chambre, guindées et insolentes plus que leurs maîtresses, se seraient crues déshonorées si elles avaient lavé et repassé le linge. Heureusement l'aide-cuisinière, Gertrude, était une bonne grosse Flamande, toujours gaie, qui ne se laissait pas impressionner par le cuisinier-chef et son haut bonnet blanc.*

Ce jour-là, c'était le 4 mai 1897, on parlait du Bazar de la Charité...

— *Un bazar comme celui de l'Hôtel-de-Ville*, questionne Suzanne.

— *Qu'elle est bête !* s'exclame Robert.

— *C'est toi qui es un imbécile*, réplique sévèrement le père. *Suzanne avait 8 ans. Elle ne peut pas savoir. Non, ce n'était pas un bazar comme celui de l'Hôtel-de-Ville. C'était la réunion d'œuvres charitables où de nobles dames, des princesses, des duchesses, des comtesses vendaient des objets au profit des pauvres... Mais continuez, madame Suret !.*

— *En effet, le bazar était installé rue Goujon tout près de l'hôtel et l'une des filles de la duchesse devait, le 4 mai, y vendre des poupées et des jouets, au comptoir de la comtesse Louise de Luppé. J'y étais allée pour aider à l'installation. Toutes les tables étaient couvertes d'une couverture rouge et, il y avait par-dessus le tout, pour remplacer le plafond, une grande pièce de tissu jaune.*

— *Un velum, dit M. Bergheim.*

— *Chez la duchesse, cet après-midi là, dans ses longs couloirs et les escaliers qui menaient à l'office, il y eut brusquement une grande agitation et nous n'entendions que des courses rapides, des phrases violentes, des cris. Gertrude et moi nous sommes sorties de la cuisine. Je revois la duchesse, toute droite, toute blanche*

page 36

sous son châle et sa mantille noire, frappant le plancher de sa canne, réclamant le silence et lançant d'une voix tremblante : Le bazar de la Charité brûle. Elle tenait à la main des billets écrits rapidement qu'il nous fallait porter, tous les domestiques et moi, dans presque tous les hôtels du quartier, pour avoir des nouvelles des vendeuses aristocratiques.

J'étais allée jusqu'à l'appartement de la fille de la duchesse. Un domestique me rassura : « La dame avait un léger rhume et était partie à la campagne. Elle avait ajouté : je n'irai pas au bazar. On y aura trop chaud. » Elle ne croyait pas si bien dire. Heureusement pour elle... Car de la comtesse Louise de Luppé, brûlée vive, on n'a retrouvé que son alliance.

— *Il y eut 300 victimes, dit M. Bergheim. Mais ces gens de la Haute se sont conduits comme des sauvages. On a vu des hommes avec l'habit et le chapeau haut de forme, se faire un chemin à travers la foule à coups de canne, bousculer et piétiner les dames, afin de se sauver. »*

La mère Suret reprit :

« Une nièce de la duchesse fut sauvée en passant par le soupirail d'une cave. Un garçon de cuisine en avait déboulonné les barreaux et avait aidé de nombreuses personnes à s'échapper.

— *Lui, il pensait aux autres !* remarque encore M. Bergheim. — *Cette dame raconta qu'elle avait vu une de ses amies brûler comme une torche devant elle.*

— *Alors, il ne faut pas aller au cinématographe, parce que le bazar de la Charité a brûlé, il y a trois ans. Je ne comprends pas, s'écrie Robert. »*

— *Ah ! tu ne comprends pas, clame la vieille couturière, en jetant son dé à coudre sur la table. Tu ne sais pas que s'il y a eu le feu, c'est parce qu'on avait placé au milieu de la salle, une cabine pour projeter des vues de cinématographe. »*

Les jeux de Robert, enfant

Sans doute le logement de la famille est beaucoup plus vaste que celui des grands-parents. Mais pour Robert, c'est de plus en plus insuffisant. Lorsqu'il n'était encore qu'un élève de la Communale, avant sa douzième année, il souffrait déjà de ne pouvoir courir dans les chambres et le long du couloir. Et ses parents n'autorisaient pas les jeux dans la rue, de peur des voitures et des mauvaises fréquentations. Il fallait se débrouiller seul, sur place... dans la salle à manger.

Jouer à l'omnibus ? Une chaise figurant l'attelage, la corde de la petite sœur passée au col... des chevaux (?) aboutissait à la main gauche de Robert, assis sur le dossier d'une seconde chaise, les pieds posés sur le siège, le fouet de sa toupie dans la main droite.

Ou au tramway ? Debout à la fenêtre, la main droite appuyée sur la rampe, la main gauche accrochée aux volutes... celle-là pour augmenter ou diminuer la pression sur les roues... imaginaires... celle-ci serrant ou desserrant le frein... tout aussi imaginaire.

Le passage à Paris de Buffalo Bill et de ses cow-boys avait inspiré notre jeune garçon. Coiffé d'un vieux « panama » de son père, il jouait à reprendre aux Peaux-Rouges, sa petite sœur figurant la jeune fille « au visage pâle », attachée au pied de la table. Malheureusement Suzanne n'avait pas la vocation artistique et s'impatiait de voir son « libérateur » à genoux tirer avec une carabine à air comprimé sur des Indiens... également imaginaires.

page 39

Les cris de la fillette provoquaient l'intervention maternelle qui d'une bonne gifle désarmait Buffalo Bill...

Robert tient de son père une grande passion pour le théâtre. Il y a trois ans, l'un des acteurs favoris d'Edmond Bergheim: Constant Coquelin avait triomphé en jouant dans un drame en vers le rôle de Cyrano de Bergerac, cadet de Gascogne, fort enlaidi par un nez monumental, escrimeur invincible et poète magnifique. Robert ne l'avait pas vu sur scène. Mais il avait lu l'histoire du héros. Il avait entendu son père déclamer: la ballade improvisée pendant un duel, la présentation des cadets de Gascogne, les tirades enflammées pendant le siège d'Arras, les adieux à Roxane. Un rôle pour lui ! Le capuchon roulé sur l'épaule, soulevée par la canne paternelle engagée dans la boutonnière des bretelles comme une rapière, le panama orné d'une plume arrachée à un vieux chapeau maternel... et même un nez de carnaval au milieu du visage... et Cyrano a remplacé Buffalo Bill. .

Il est vrai que M. Dupuy le bijoutier-horloger, qui croit toujours en savoir plus que les autres, n'a pas manqué d'opposer à l'héroïque cadet de Gascogne... le véritable Cyrano né au XVI^e siècle, à Bergerac, près de Chevreuse, dans la banlieue parisienne... Mais pour Robert et son père il n'y a qu'un Cyrano de Bergerac, c'est Constant Coquelin !

Courses et jeux dans Paris

Mais Robert n'est plus un enfant. Il lui faut des jeux plus virils ! à l'air libre. Maman tolère des sorties avec son cousin André, de deux ans plus âgé, un garçon sérieux que ses yeux de myope à peine ouverts vieillissent encore, en lui donnant un visage de « clergyman » perdu dans son rêve, apparemment loin de la terre, de la poussière ou de la boue des rues. Il gagne déjà sa vie. Il apprend le métier de tailleur chez son père et doit souvent porter des costumes dans les quartiers luxueux. On lui accorde à chaque course, six sous pour l'impériale de l'omnibus (trois sous pour l'aller, trois sous pour le retour).

Un bel exemple pour Robert qui pourra ainsi se dépenser physiquement apprendre à connaître Paris, sans flâner, sans se perdre avec des garnements descendus de Ménilmontant.

Seulement, à peine est-on dans la rue qu'André change de visage. Il court avec Robert et quelques camarades. Et parfois, lorsqu'il sait ses parents trop pressés par l'ouvrage pour s'inquiéter d'une trop longue absence, il revient du centre de Paris à la rue Vieille-du-Temple où il habite, en passant par les portes de Paris.

Les fortifs ! On croirait que les fortifications voulues par M. Thiers en 1841, qui ne gênèrent pas du tout les Allemands en 1870-1871 et que l'on doit démolir, ne sont maintenues que pour offrir aux gamins de Paris un admirable terrain de jeux libres et brutaux. Il y a là un fossé de 15 m de large et 8 m de profond-

page 41

deur, borné par un mur de 10 m de haut. Là, on voit de l'herbe courte et rare, des arbres chétifs et rabougris, mais c'est déjà la campagne... On peut escalader les talus en brandissant des bâtons, en tapant sur de vieilles casseroles. On peut se disputer entre deux équipes une vieille boîte de conserves vide (reste d'un pique-nique familial du dimanche) qui saute d'un pied à l'autre. On peut jouer à la carotte... planter la lame d'un canif sur une motte de terre. On peut réaliser des batailles entre cow-boys et Peaux-Rouges... Ou des charges de mousquetaires sur les gardes du Cardinal (comme dans le roman d'Alexandre Dumas père). On peut s'exercer à la course, au saut, au grimper. On peut surtout flâner autour des masures qui abritent la population des « purotins des fortifs », pratiquant les métiers les plus invraisemblables. Ici un batteur de tapis qui ne manque pas de clientes parmi les ménagères de Belleville ou de la Villette ; un tatoueur qui incise sur la peau des dessins réclamés par des amateurs. Un coiffeur rase les indigènes des fortifs... pour une cigarette ou même un mégot. Près de la porte de Vincennes, André montre à Robert une bicoque avec cette pancarte : « *Eleveur de chats.* » « *À quoi sert-il, demande Robert ?* » Son cousin, sans

sourire, lui montre au bas du talus des fortifs une « gargote qui offre du lapin » ; c'est lui qui fournit la « viande ». Robert n'en revient pas. Il pense à la maman Suret qui lui a raconté qu'en 1871, pendant le siège, on avait mangé du chien, du chat, même du rat. Il est dégoûté du lapin pour le restant de ses jours.

Le dimanche lorsqu'aucune sortie familiale n'est prévue, André et Robert disposent de tout leur après-midi : lorsqu'André a ramassé pas mal de pourboires pendant ses courses, ils s'offrent un voyage dans le chemin de fer de ceinture. Par la rue Oberkampf on a atteint la station Ménilmontant : pour quelques sous on peut faire le tour de Paris, à la condition de changer de train aux Batignolles et à Auteuil. Les deux jeunes garçons qui ne connaissent guère lâ campagne, admirent les vaches qui à la limite du XVII^e arrondissement se nourrissent de l'herbe des fortifs. Un

page 42

peu plus loin ce sont des troupeaux d'ânes, puis deux ou trois chèvres.

Ils descendent quelquefois à Clignancourt et traversent au pied des fortifs la cité des chiffonniers. L'un d'eux est célèbre par sa science. Il a ramassé, dans les boîtes à ordures du quartier latin des ouvrages scientifiques et médicaux, et méritant le nom de « docteur de la zone », ce philanthrope hirsute soigne gratuitement les indigènes.

Ils rencontrent aussi les roulottes des romanichels entre lesquels circulent des enfants nus et sales, à la porte desquelles des femmes à la peau et aux cheveux très bruns, aux châles multicolores, effilochés jusqu'aux pieds, disent la « bonne aventure » et lisent dans les mains des promeneurs. Ceux-ci, ouvriers malingres et blêmes, petits vieux aux chapeaux cabossés, s'appuyant sur des cannes, autrefois vernissées ; petites vieilles à bonnets, réticules et mitaines... s'arrêtent devant certaines roulottes pittoresques, isolées. Là, un vieux pasteur enseigne la morale et la lecture aux petits du quartier, ici, une agence « spéciale » forme des infirmes pour la mendicité sur la place publique.

Les deux garçons utilisent parfois l'un des premiers tramways électriques, celui de Montrouge-Gare de l'Est où pour trois sous (quinze centimes), ils peuvent grimper à l'impériale. Au terminus à Montrouge, ils peuvent voir, travaillant en plein air, le fabricant de jouets à un sou.

Mais toujours sur les fortifs, on sent le dimanche, les fortes odeurs de friture, d'ail et d'oignon. Robert reçoit chaque jour deux sous pour son goûter. Il doit acheter un pain aux raisins de deux sous ou bien un petit pain d'un sou et une tablette de chocolat d'un sou. André n'aime pas ces goûters de morveux. Il entraîne son cousin vers l'une des nombreuses friteuses installées au pied des fortifs. Pour un sou on emporte un immense cornet de frites, dorées, piquantes, fumantes que la marchande ramasse avec sa pelle dans le bain d'huile de son four.

Cependant Robert lorsqu'il suit son cousin André dans les quart-

page 43

tiers bourgeois de la rue de Rivoli à la porte Maillot, peut se rendre compte des gigantesques travaux accomplis et des troubles causés dans la vie parisienne. Quel spectacle pour notre jeune badaud !

On a creusé des puits de sondage d'où, à l'aide de treuils, des terrassiers sortent d'innombrables seaux de terre et de sable. André, qui entend chez les riches clients de son père des gens bien informés échanger leurs réflexions, instruit Robert, cependant qu'ils regardent les coffrages en planches qui doivent soutenir les terres, les voûtes en calotte que l'on pose, — aussi l'évacuation des déblais par le plan incliné qui joint les souterrains à la Seine ou par des wagons spéciaux empruntant les lignes de tramways :

« On avait dit que cela ne gênerait personne ? Tu parles ! Les crétins qui l'ont cru ne savaient pas que dans le sous-sol parisien, il y a des égouts, des conduites d'eau, des fils télégraphiques et

téléphoniques, et même les tubes pneumatiques par lesquels la poste envoie les petits bleus. Il paraît qu'il a fallu faire des déviations... »

Robert se souvient des terribles dangers annoncés par le répèteur barbu et tyrannique.

« Mais si tout le sol s'écroulait...

— Face d'âne ! C'est pas la peine de faire le malin avec ta casquette dorée de Turgotin. Qu'est-ce qu'on t'apprend, dans ta boîte ? Qu'est-ce qu'on fait quand on creuse des galeries de mines ?

— On met des boisages.

— Voilà ! Figure-toi qu'on fait la même chose ici. Puis, il retarde ton Bidel ! C'est lui qu'il faudrait fiche en cage ! Depuis un an, il y a 2 000 copains qui travaillent et qui, paraît-il, enlèvent plus de 1 000 m³ de déblais par jour. Et ils travaillent par équipe, jour et nuit. Il faut que tout soit fini pour l'Exposition de 1900. »

Et cependant André et Robert ont bien failli donner raison à Bide ! Le 9 décembre 1899, le jeune Turgotin, libéré de travail scolaire, a rejoint son cousin qui doit porter un costume fini tout

page 44

près de l'Etoile. Ils remontent tous deux les Champs-Élysées, puis la grande avenue qui monte à la place.

André regarde les vitrines et pense à des « affaires » qui le mèneront à la fortune et l'installeront dans une des luxueuses maisons dominant les puits d'extraction du Métropolitain.

À la hauteur de l'avenue Friedland, des cris s'élèvent. Robert court, puis revient affolé vers son cousin. Une véritable panique s'est emparée de la foule des passants qui reflue précipitamment vers les Champs-Élysées. Les cochers des voitures tirent sur les guides de chevaux qui hennissent et parfois se cabrent. On a vraiment senti le sol frémir.

André et Robert se sont arrêtés et se retournent : le jeune Turgotin pousse un cri : *« Regarde ! les arbres et les becs de gaz se penchent. »*

On entend un grand bruit fracassant : *« la voûte s'est effondrée »*, crie un vieux monsieur qui semble figé sur sa canne.

La foule remonte alors vers la place, contenue par des agents de police, cependant que des pompiers prudemment s'avancent sur les pavés dissociés, les débris de la voûte et des boisages. Robert qui se souvient des images du Petit Journal illustré, s'avance avec une curiosité mêlée d'effroi, car il s'attend à voir des tas de cadavres, flottant sur un fleuve de sang. Ce spectacle lui est refusé. L'effondrement s'est annoncé assez longtemps à l'avance pour que les piétons et les voitures aient la possibilité de s'éloigner. On ne signale que deux blessés légers. Et les travaux du métropolitain ne seront pas interrompus.

Une actualité catastrophique

Edmond Bergheim s'est attardé ce soir au café « la Source » où il joue à la manille avec trois compagnons du quartier : un cordonnier, un libraire-papetier-mercier, un bijoutier-horloger, dont les boutiques se situent dans la rue Oberkampf, entre la rue SaintMaur et l'avenue de la République.

Les honorables commerçants n'ont que peu de loisirs. Les boutiques ouvrent à l'aube et c'est seulement lorsque le soir tombe que l'on accroche les volets de bois. Le bijoutier et le cordonnier reçoivent leur clientèle tous les jours, même le dimanche matin. Tous les trois ignorent les vacances. Ou alors, c'est que quelqu'un de leur famille peut les remplacer. Car la concurrence des grands magasins et des firmes à succursales multiples qui commencent à s'établir, les priveraient de leur clientèle ordinaire, si celle-ci n'avait plus la possibilité de trouver à sa porte, pendant toute l'année, tout ce qui est nécessaire à la vie d'une famille. Tous les trois ont des filles à marier, à qui il faut assurer une dot, car le mariage est le seul avenir possible pour les demoiselles de la petite

bourgeoisie. Les lycées de jeunes filles coûtent trop cher. Et tandis qu'il y a depuis vingt ans à Paris cinq écoles primaires supérieures de garçons (Turgot, la plus ancienne, existe depuis plus de soixante ans), on ne compte que deux écoles primaires supérieures de filles, (l'une fondée en 1882, l'autre en 1892).

Certes, il y a bien deux ou trois établissements pour l'apprentis-

page 47

sage de métiers féminins. Mais il n'est pas question pour une demoiselle de devenir ouvrière...

Dans la rue Oberkampf, il y a souvent au-dessus de la boutique, une petite soupenette avec une fenêtre triangulaire qui n'atteint pas en hauteur le tiers d'une fenêtre ordinaire. C'est là que couche, la journée finie, le petit commerçant qui doit se baisser pour atteindre son lit.

C'est que ce logement est loué avec le fonds de commerce. C'est autant d'économisé pour l'habitation. Encore le bijoutier-horloger a-t-il la chance de vendre des objets assez chers, qui lui laissent des bénéfices appréciables. Mais sur chaque article de papeterie et de mercerie que vend le libraire, il ne faut pas compter sur plus d'un sou ou deux de bénéfice. Il faut en vendre sans interruption pour faire vivre toute la famille et économiser la dot des filles.

C'est que des ouvriers et employés qui habitent la rue Oberkampf, la plupart ne dépassent guère 1 000 F de salaire ou traitement annuel, et peu atteignent ce niveau. Edmond Bergheim est déjà un privilégié avec un gain de 100 F par mois. On dit que certaines entreprises du Nord ou de l'Est, de Belgique ou d'Alsace (allemande depuis 1871), accordent en plus des salaires, des suppléments pour les enfants et même quelquefois logent leurs ouvriers moyennant des loyers très modestes. Mais alors, il faut ne jamais réclamer et surtout ne pas se mettre en grève. Car le gréviste ne reçoit plus son salaire, et est expulsé de son logement.

Malgré l'animation du jeu, la conversation n'est pas très gaie en cette soirée maussade et grise des derniers jours d'avril 1900.

Les trois commerçants ont laissé leurs boutiques sous la garde de leur épouse ou de leur fille. Seul le cordonnier a commandé une absinthe ; les deux autres se contentent de bocks de bière. Edmond Bergheim a paraît-il trop de sucre dans le sang, ce qui l'oblige à boire beaucoup. Il a pris un apéritif à l'eau et chaque gorgée bue est remplacée par l'eau de la carafe, ce qui transforme petit à petit son apéritif en liquide presque incolore.

page 48

Il n'est pas content. Il joue avec le bijoutier contre les deux autres. Mais son partenaire, portant une belle barbe de prophète semble perdu dans un rêve, et guère influencé par les grognements d'Edmond Bergheim. On entend : « *Alors vous laissez prendre votre manillon d'atout ! — Que voulez-vous, c'est le jour des catastrophes. Vous avez lu cette terrible nouvelle ce matin. Hier, pendant les travaux de l'exposition une passerelle s'est rompue avenue de Suffren. Cela va tout retarder. J'ai peur que ce ne soit pas fini pour l'inauguration le mois prochain. — Ils ne vont pas déranger Loubet pour rien, s'écrie, gouailleux le libraire à petite barbiche brune. — Comme ça il aura le temps de changer de chapeau, puisque son haut-de-forme a été esquiné par la canne de Christiani.* » Et les trois commerçants de rire.

Edmond ne rit pas. « *La rupture de la passerelle a fait huit morts et des blessés. — On pouvait craindre pire — Huit morts cela ne vous suffit pas. Si chacun d'eux a des enfants.* »

Car c'est là la pensée qui hante Edmond Bergheim. Il croit qu'il ne vivra pas vieux. Que deviendront Robert et Suzanne, s'il disparaît ? Déjà le mois dernier, alors que l'on subissait — phénomène très rare en février — des températures de -3°, il n'avait pas voulu s'arrêter, malgré une mauvaise grippe avec forte fièvre. C'est que les humbles n'ont pas le droit d'être malades. Et cependant, Paris subissait une épidémie d'influenza provoquant de nombreux cas mortels.

Robert vient justement d'entrer dans le café. Il doit dire quelque chose à son père, de la part de sa mère. Mais après avoir salué les manilleurs, il regarde avec curiosité le cordonnier, à longue moustache gauloise, laissant tomber de l'eau goutte à goutte sur un morceau de sucre placé au-dessus de son verre d'absinthe, dans une cuillère spéciale à trous minces et longs. Il en oublie l'objet de sa course, et il suit aussi la conversation qui s'anime.

« *C'est le mois des catastrophes, reprend le bijoutier, il y a quinze jours, pendant la course d'automobiles Paris-Roubaix, un accident a fait sept victimes...* »

page 49

— *N'oubliez pas, dit Edmond, l'incendie de la Comédie-Française, huit jours avant.* » Pour lui, vieil amateur de théâtre, c'est une calamité : « *Il y a eu une victime. Une jeune pensionnaire qu'on avait oubliée dans sa loge.* »

Mais Robert s'inquiète un peu. On se plaint de la jeunesse, qui s'agite beaucoup trop, qui n'aime plus que les sports violents...

« *Bah!* dit le bijoutier, *cela vaut mieux que faire la guerre. L'année dernière, il y a eu un match de... voyons ! vous savez bien on lance un ballon avec le pied, ou avec la main, on plaque l'adversaire au sol. C'est un jeu d'équipe.*

— *Le rugby,* murmure Robert.

— *C'est cela. Donc l'année dernière, il y eu pour la première fois un match de rugby France-Angleterre. Je préfère cela à la guerre contre les Boers.*

— *C'est vrai que cette guerre est épouvantable,* dit le cordonnier. *Un de mes copains est allé voir de la photo qui bouge, sur la guerre du Transvaal..*

— *Du cinématographe,* dit Edmond Bergheim.

— *Si vous voulez. En tous les cas, il paraît que cela vous faisait froid dans le dos, surtout en pensant au photographe qui risquait gros en photographiant les combats.*

À ce moment le libraire éclate de rire.

« *Vous trouvez ça drôle ? La guerre c'est comique pour vous... — Ce n'est pas la guerre qui est comique. C'est votre admiration pour le courage du photographe. Les scènes ont été tournées aux Buttes-Chaumont.*

— *N'empêche, reprend Edmond Bergheim, que l'on a raison de s'inquiéter des violences de la jeunesse. Vous avez entendu parler de cette bande sur les fortifications ?* »

À ce mot, Robert dresse l'oreille. Son père connaît-il ses courses avec son cousin, autour de Paris ?

« *Les Apaches?* — *Oui. Drôle de nom pour ces jeunes bandits. Où l'ont-ils trouvé ? — Il paraît que c'est le nom d'une tribu indienne, terriblement belliqueuse. — Que voulez-vous ?* dit dou

page 50



ROGER HAGNAUER

Deux jeunes parisiens en l'année du premier métro

[Illustrations retenues par Pingouin](#)

cement le bijoutier. *Nos garçons à nous, bien élevés, jouent à Buffalo Bill, le tueur d'Indiens. Il faut bien que d'autres, moins bien élevés, jouent le rôle, des Indiens...*»

Cette fois, Robert se souvient de ce qu'il devait répéter à son père. « *Père, il faut remonter. Tu sais que l'on attend les Lucas. Mais il faut absolument changer le manchon à gaz, si l'on veut dîner dans la salle à manger.* »

Edmond Bergheim se lève en soupirant : « *Monsieur Dupuy (c'est le nom du bijoutier) payez donc les consommations, puisque nous avons perdu. Je vous rembourserai.* »

Sans répondre aux reproches de sa femme qui l'attend depuis une heure avec impatience, Edmond a enlevé son veston. Il regarde dans la salle à manger la lourde suspension dont le socle portant un brûleur peut descendre jusqu'à la table. On enlève le vieux manchon déchiré, dont le sommet s'effondre. Papa Bergheim a tiré d'une boîte, un manchon neuf tout blanc, soutenu par un fil de fer vertical.

L'opération est très délicate. Composé d'un treillage très léger, le manchon est très fragile. Il suffit d'un souffle pour que toute l'armature s'envole, comme poussière légère. Le silence complet est exigé de l'assistance, comme au cirque pendant un exercice périlleux. Edmond Bergheim retient sa respiration et par des petits gestes menus, place le manchon sur son socle, en enfilant le fil de fer dans un trou.

Maintenant sans trop le remuer, il faut le brûler. Ensuite la chaleur dégagée portera à l'incandescence les oxydes de métaux rares composant le treillage. Une flamme entoure encore le manchon. C'est la dernière visible. Ensuite c'est le manchon qui entourera la flamme que l'on ne verra plus. Dès que cette combustion est achevée, on ouvre le robinet à gaz et l'on place une allumette sous le manchon, au niveau du brûleur. Et c'est alors qu'une lumière blanche, pure, éclaire complètement la salle à manger, ne laissant aucun coin d'ombre.

Edmond satisfait, redescend de la chaise sur laquelle il est

page 51

monté, remet son veston et regarde toute sa famille illuminée : « *Quel progrès sur les lampes d'autrefois. Avec l'électricité, c'est peut-être plus pratique pour l'allumage, mais je ne crois pas que l'on puisse obtenir tant de clarté.* »

La grande roue et le trottoir roulant

Robert a enfin obtenu l'autorisation de se promener, sous la direction d'André, du côté de l'Exposition universelle. Mais ce ne sont pas les monuments en carton-pâte : les pavillons français et étrangers qui attirent nos deux amis. Ce sont deux attractions exceptionnelles. D'abord la *Grande roue*. Mais ils sont déçus par la lenteur de l'immense roue de bicyclette. Indisposés aussi par son public provincial, endimanché, composé de familles entières ; les parents et les enfants serrés dans leurs vêtements : redingote d'un noir passé, chapeau de paille noire, gros souliers à

tiges, parapluie intempestif du père, jupe large, noire, corsage à fleurs, ombrelle de la mère, bas blancs en coton de la fille, blouse boutonnée jusqu'au col du fils... tous paralysés par la chaleur, la surprise et la crainte.

Le trottoir roulant au contraire les attire. Il va du Champ-de-Mars aux Invalides, le long de l'avenue de la Motte-Picquet par trois pistes dont la vitesse croît avec la hauteur : la première presque immobile, la seconde d'une vitesse moyenne, la troisième s'élevant à la hauteur du premier étage des maisons, beaucoup plus rapide. Les écoliers, les vieux, les bonnes d'enfants restent prudemment sur la première. Intrépides nos deux amis s'élancent sur la troisième, s'amusant des gens qui se cramponnent aux barricades, des dames, empêtrées dans leurs longues robes qui trébuchent et tombent souvent. C'est un public jeune, gouailleur, chantant, hurlant qui se presse sur la piste supérieure, couvrant

page 53

de ses clameurs le bruit assourdissant des ferrailles et riant fort des secousses désagréables qui jettent les voyageurs les uns sur les autres. La plupart des fenêtres du premier étage sont fermées et de lourdes tentures protègent souvent l'intimité des locataires. Quelques « loustics » insultent grossièrement les habitants qui montrent parfois un visage courroucé. Alors, aux cris railleurs et aux injures succèdent les projectiles, cacahuètes, noyaux de cerises, pommes pourries... et même petits cailloux qui frappent les vitres ou criblent les parquets.

En quarante minutes, le parcours est achevé. André et Robert y retournent plusieurs fois, dépensant les sous accordés par leurs parents pour qu'ils visitent les pavillons « instructifs ».

L'Exposition

Tous les soirs, maman, Robert et Suzanne réclamaient la visite à l'Exposition, ouverte depuis le 14 avril 1900. Papa résiste. Il craint la foule, les longues marches à pied, la chaleur. En juin, la canicule et la sécheresse obligent à rationner la consommation d'eau.

Il faut tout de même se décider. Un Parisien qui n'aurait pas vu l'Exposition du siècle serait déshonoré. Il faut s'habiller, comme pour un mariage ou un enterrement. On sort de la grande armoire des vêtements soigneusement pliés depuis la dernière cérémonie à laquelle la famille assista. Maman s'en souvient avec terreur. Ce jour-là, au gymnase Japy, rempli par les familles des enfants de l'arrondissement, le Président de la République, Félix Faure, présidait une distribution de récompenses scolaires. Suzanne, encore toute petite, avait été choisie par sa maîtresse pour porter un bouquet au Chef de l'Etat. Elle en fut récompensée par un baiser présidentiel. Maman, tout fière, disait en riant à sa voisine : « *Je ne vais plus oser lui laver la figure.* » Mais papa ne riait pas. Démocrate, il n'aimait guère Félix Faure — qui se prenait trop pour un aristocrate. Furieux de ne pas avoir été consulté, il ne cessa pas, pendant toute la cérémonie de lancer à haute voix sur le Président des appréciations désagréables malgré les « chut » lancés alentour, et la terreur de Maman voyant déjà son époux empoigné par les gardes républicains alignés devant l'estrade.

page 55

On ne craint pas de tels incidents aujourd'hui. D'abord on ne rencontrera certainement pas le Président de la République. Et celui-ci, depuis la mort de Félix Faure, c'est un bon grand-père, Emile Loubet, petit vieillard à barbe blanche, simple et familier, un vrai républicain, débonnaire et pacifique.

Maman, qui a gardé une taille fine, porte un tailleur gris clair, dont la jupe touche les chevilles et ne traîne pas sur le sol. Elle enfle de longs gants à dix boutons après avoir fixé sur son chignon bas, un chapeau rond à cerises dans lequel elle enfonce des épingles aux pointes menaçantes, sous lequel elle fixe une voilette légèrement bleutée nouée à son cou. Elle porte un réticule et une ombrelle.

Papa a mis sa jaquette sur un gilet clair où brille sa longue chaîne de montre. Il lui a fallu ajuster son faux-col, ce qui provoque toujours quelque accès de fureur, car le bouton glisse mal dans les trois boutonniers : celle de la chemise et les deux du col. Et il faut encore attacher le petit nœud de cravate. Le cou assez gras semble enfler sous les doigts boudinés. Papa sort de l'armoire le petit canotier de paille jaune des dimanches d'été, et la canne à pommeau d'argent.

Suzanne porte une robe avec collerette blanche, ceinture jaune serrée à la taille, bas de coton gris et hautes bottines et un grand chapeau qu'un cordon noir rattache au cou. Robert doit garder sa casquette de Turgotin, dont les galons dorés se verront de loin — sage précaution, car il n'aime guère rester près des jupons maternels et du pli du pantalon paternel.

La famille descend ses quatre étages. Papa fait sonner sa canne sur chaque marche. Maman s'appuie à la rampe de sa main gauche tandis que dans sa droite elle tient l'ombrelle et le réticule... et soulève légèrement sa jupe afin de ne pas en salir le bas, sur l'escalier d'une propreté douteuse. Robert, à califourchon sur la rampe glisse rapidement jusqu'en bas. Suzanne saute deux marches à la fois. Tous deux sont arrivés bien avant leurs parents. Mais ils n'évitent pas la concierge qui sort de sa loge, dont la porte s'ouvre

page 56

sur la cage de l'escalier, pour apostropher les deux enfants, «... *peuvent pas descendre comme tout le monde* ». Elle rentre chez elle en haussant les épaules, lorsque papa et maman passent, raidis dans leur dignité du dimanche.

Dans la rue, la voix paternelle lance : « *Restez près de nous ou nous rentrons.* » Ils descendent la rue Oberkampf jusqu'au terminus de l'omnibus « Filles du Calvaire-Les Ternes ». Robert et Suzanne regardent la façade du Cirque d'Hiver devant laquelle une longue file de gens attendent l'ouverture des portes. Mais ils auront bien l'occasion de retourner au cirque... tandis que l'Exposition du siècle finira dans quelques semaines.

Pas question de grimper à l'impériale : c'est trop salissant. Robert proteste et boude. Mais il lui faut bien s'aligner aux côtés de ses parents et de sa sœur sur la banquette intérieure, latérale, où l'on tourne le dos à la vitre, en regardant les voyageurs assis sur la banquette parallèle. Le chemin est long et les boulevards assez encombrés. Lorsqu'on passe rue du Faubourg-Saint-Honoré, un vieux monsieur à guêtres blanches et chapeau haut de forme lève la tête et dit à sa compagne : le Président est là. Robert et Suzanne se retournent. Les chevaux trottent doucement, ils peuvent apercevoir la façade du palais de l'Élysée devant laquelle un garde républicain, le dos contre sa guérite, se tient aussi figé que le zouave du pont de l'Alma. Papa leur montre dans la cour intérieure le bâtiment central sur lequel flotte un drapeau tricolore. « *Lorsque Loubet n'est pas chez lui, il n'y a pas de drapeau.* »

La petite famille, descendue de l'omnibus, avance par l'avenue de Marigny puis l'avenue des Champs-Élysées, jusqu'à la place de la Concorde. Là se dresse la porte monumentale de l'Exposition, tellement écrasante que les gens hésitent à s'engager sous la triple arche en staff surmontée d'une sphère dorée. Tout en haut une statue de femme semble se tenir en équilibre sur ce globe. Il faut lever la tête pour reconnaître une Parisienne, haute de huit mètres, dont la robe de bronze semble flotter au vent, dont les bras tendus

page 57

en arrière élargissent l'orgueilleuse poitrine. Pour l'identifier, son chignon porte la nef de la Ville de Paris et sa devise : *Fluctuat nec mergitur*.

Il y a tant à voir et l'on voudrait tout voir. On traîne sur les petits cailloux de toutes les avenues et allées. Les pieds, les yeux et les oreilles sont fatigués, dès les premières démarches. On finit par avancer machinalement, ramassant sur les souliers et les habits la poussière de ce jour d'été, qu'une sueur abondante sous le lourd équipement des dimanches colle littéralement sur tout le corps.

Papa Bergheim, cependant, malgré sa fatigue, malgré sa répugnance pour la marche à pied, veut

prouver courageusement à ses enfants qu'on n'a pas le droit de négliger cette occasion de s'instruire. Il n'est guère resté à l'école, après avoir appris à lire et à écrire. Mais maintenant, il souffre de n'avoir pas étudié et il cherche à fréquenter des hommes savants et cultivés et aussi à lire des ouvrages qui ne soient pas des romans. Et voilà que sous leurs yeux, du pont de l'Alma à la place de la Concorde, du palais du Trocadéro à l'Ecole militaire, sur le Champ de Mars, à l'ombre de la tour Eiffel, c'est une immense bibliothèque qui offre à leur curiosité des leçons dignes des plus grandes écoles.

Des leçons de géographie : voici le long de la Seine :

- le pavillon de la Suède aux clochetons d'un marron brillant,
- celui de l'Italie dont le dôme copie celui de Milan,
- celui des Etats-Unis où tout est pratique et confortable, aménagé pour la réception des touristes,
- une mosquée turque,
- le pavillon romantique de l'Allemagne qui témoigne des derniers progrès de l'industrie d'outre-Rhin et où l'on apprend le nom d'un grand fabricant de canons : Krupp,
- le pavillon russe où l'on voit des images du Kremlin, du Transsibérien, à côté de celles d'églises à bulbes d'or, et des fourrures, des houpelandes, des pelisses, venues de tous ces peuples de la lointaine et froide Sibérie, dont les noms barbares : Bachkirs,

page 58

Tadjiks, Kirghîz, Toungouzes, Turcomans, Samoyèdes... prouvent l'immensité de l'empire du tsar de toutes les Russies.. Les petits bourgeois de Paris et de province s'extasiaient devant la puissance de cet allié de la France en l'honneur de qui on vient de terminer le pont métallique : Alexandre III. Papa Bergheim, lui, pense aux véritables amis de la France républicaine, ces ennemis de l'absolutisme tsariste, des intellectuels nobles et courageux, déportés en Sibérie ou proscrits, réfugiés dans les pays libres : en Suisse, en France, en Angleterre, aux Etats-Unis... Comme il le dit tout haut en passant devant le pavillon, un monsieur élégant qui l'entend, s'éloigne en haussant les épaules : « *Là-bas, ce n'est pas le désordre comme chez nous. Ils ont la chance d'avoir un tsar à qui tout le monde obéit.* » Un autre surenchérit : « *C'est une bénédiction, cette alliance. Si l'Allemagne voulait nous attaquer, le colosse russe l'écraserait...* »

Il y a aussi les pavillons des provinces françaises, des colonies françaises.. .

Des leçons d'histoire. Tout le long du cours la Reine s'allonge une reconstitution du vieux Paris, avec ses tavernes, ses échauquettes, ses pignons, ses fenêtres à meneaux... et au bout la Cour des Miracles, telle que Victor Hugo l'a décrite dans Notre-Dame de Paris.

Des leçons de sciences. Au Champ de Mars, sur la droite, lorsqu'on a passé sur la Seine par le pont d'Iéna, un pavillon assez banal porte : *Enseignement, Lettres et Sciences.* Papa y entraîne toute la famille, malgré la moue de la maman, la grimace de Suzanne, les grognements de Robert. C'est avec le respect d'un croyant pénétrant dans une église que M. Bergheim passe dans les salles consacrées aux réalisations scolaires de la III^e République, depuis les grandes écoles professionnelles jusqu'aux écoles maternelles (que maman appelle encore asiles).

Robert et Suzanne n'ont guère séjourné dans celle de l'avenue Parmentier, car le contact avec les bambins des taudis, encore nombreux dans les quartiers Folie-Méricourt et Saint-Ambroise,

page 59

leur faisait rapporter de vilains mots, de vilaines manières et aussi de tout petits habitants perdus dans les épaisses chevelures. — Au palais de l'Optique de petites salles portent les noms de savants célèbres :

- salle Pasteur avec des photos de microbes très grossis,
- salle Cuvier avec des tableaux sur la formation de la terre,
- salle Roentgen, avec des applications des rayons X...

« *Qu'est-ce que c'est, que ces rayons X ?* demande maman — *C'est un truc qui fait voir les os sous la peau...*, répond Robert. *Mais alors, cela brûle la peau...* — *Non*, précise papa, *ton corps est*

traversé par les rayons X, comme il le serait par les rayons du soleil. Et le médecin peut voir toutes tes organes et ton squelette... » Maman n'est pas charmée. C'est déjà assez humiliant de se déshabiller devant son docteur. Si maintenant on peut être écorché par son regard !

Mais surtout, il y a une véritable féerie commandée par la reine de l'Exposition ! *l'Électricité*, présente partout, actionnant le chemin de fer *électrique* et le trottoir roulant *électrique*. Il y a déjà des tramways *électriques* et bientôt circulera sous Paris, le Métropolitain *électrique*. Et dans le palais consacré à cette reine, on peut contempler deux grands tableaux de distribution d'où partent les lignes d'un réseau compliqué — atteignant plus de 40 km de longueur, joignant le poste central à toutes les parties de l'exposition.

Le long d'une balustrade, deux ou trois hommes se déplacent devant des espèces de placards métalliques, tournant parfois de petites roues accrochées aux parois. Ils ne regardent guère le public, et ne se laissent distraire par aucun spectacle. Tout dépend de leur vigilance. Ils distribuent la force et la lumière, sans que l'on puisse apprécier leur musculature, sans utiliser les allumettes et les torches en papier avec lesquelles on allume les lampes et les becs de gaz dans le logement familial. Et l'on peut observer, sans comprendre, de petits moteurs électriques (déjà utilisés, dans l'industrie), des appareils de radioscopie, de télégraphie et de télé-

page 60

phonie... Dans d'autres pavillons on a même entrevu de multiples lampes électriques et quelques réchauds électriques. Leur vertu magique ahurit maman qui a subi les reproches humiliants de sa mère lorsqu'on a substitué l'appareil à gaz, à la cuisinière à bois et charbon sur laquelle le pot-au-feu « mitonnait » pendant cinq à six heures.

Ainsi on actionne des machines, on lève et baisse d'énormes marteaux-pilons, on se déplace dans des véhicules légers, commodes et rapides, on voit les maisons avancer par l'illusion du trottoir mobile, on peut découvrir l'intérieur du corps humain, communiquer en quelques minutes par l'écrit ou la parole avec des correspondants situés à des centaines de kilomètres, on peut s'éclairer, se chauffer, cuisiner... grâce aux gestes menus et vifs de quelques sorciers modernes, tournant un volant, appuyant sur un bouton, abaissant un levier... La baguette magique des enchanteurs et des fées des vieux contes n'aurait jamais provoqué semblables prodiges.

Et comme, après un rapide casse-croûte dans un des nombreux petits cafés, la famille reposée, demeure, dans l'Exposition, au-delà de l'heure tardive du coucher de soleil de juin, alors que le soir avance lentement de la Concorde au Champ de Mars, brusquement, d'un seul coup, ils sont éblouis par une illumination générale. Devant eux, le palais de l'électricité, d'un blanc laiteux, s'enflamme comme un bouquet de feu d'artifice, grâce à 6 000 lampes bleues, blanches et rouges qui s'allument toutes en même temps. Une longue torche effilée, toute jaune, atteint le ciel dont les étoiles ne se voient plus. La tour Eiffel affirme ainsi sa présence, signalant Paris au monde entier. Et la lumière danse encore dans les jets d'eau, tandis que des projecteurs, placés au sol, serrant tous les pavillons dans leurs cônes semblent soulever de terre toute une cité de rêve, suspendue miraculeusement dans l'air.

Des récréations

Evidemment, il a bien fallu que papa accepte de couper toutes ces leçons vivantes d'histoire, de géographie, de sciences, par des récréations... Fort nombreuses, les attractions de l'Exposition coûtent cher. Mais quoi ! C'est une journée exceptionnelle qui ne se renouvellera pas... avant l'An 2000... pour les petits-enfants et les arrière-petits-enfants de Robert et de Suzanne.

La foule se presse dans « le village suisse »... une reconstitution incomparable. En entrant, avenue de Suffren, on passe sous les tours de Berne... et à la sortie, avenue de la Motte-Piquet, sous la poterne du château féodal de Châteaufort. Et vraiment on s'offre ainsi un voyage économique dans un pays où l'on n'espère pas se rendre, pendant les vacances. La famille n'a guère dépassé la banlieue parisienne. Papa n'a pas les moyens de se mettre en congé. Maman reste à Paris, pour lui préparer ses repas. Et lorsque la grand-mère se charge des deux gosses, ils s'installent dans deux ou trois pièces d'un pavillon de Rosny ou Neuilly-Plaisance, que les parents peuvent atteindre le samedi ou

le dimanche, portés par les « Nogentais » ces grands tramways jaunes à impériale qui partent de la place de la République ou de la porte de Vincennes.

On rêve donc de voyages impossibles : en regardant les chalets rustiques, une église dont la voûte de bois tailladé au fer rouge, laisse tomber ses grands toits presque au ras du sol; en admirant les sculpteurs sur bois, les dentellières, les tresseuses de paille, les fileuses de soie ; en goûtant le lait des vaches du Valais présentes

page 63

dans une étable, ou le bon fromage de Gruyère présenté en disques énormes de 90 cm de diamètre et de 12 cm d'épaisseur « *il n'y a pas de trous, comme dans celui que tu nous sers à table* », dit Robert...

Dans le palais de l'Optique, on profite de « la lune à un mètre » et surtout on est saisi par des miroirs magiques qui allongent, étirent, raccourcissent ou grossissent le corps et les membres. Maman, mince et fine se voit transformée en « pot à tabac », à ventre lourd et jambes courtes et grasses. Papa, trapu et bedonnant ne se retrouve pas en cette longue silhouette maigre et déchamée dont le petit bouc triangulaire s'allonge en barbe rousse d'un christ effaré... Naturellement Robert et Suzanne ne s'arrêtent pas de regarder, avec de grands éclats de rires, les multiples garçons et filles qui naissent et s'agitent de leur seule présence devant les miroirs.

Il y a dans les salles supérieures, un panorama du tour du monde et des dioramas de New York ou de Saïgon.

Mais au rez-de-chaussée, devant le spectateur, immobile sur le pont d'un vaisseau, se déroule une toile sans fin qui provoque la sensation inverse d'une découverte du paysage de la côte méditerranéenne d'un bateau qui vogue sur les flots.

On admire encore davantage le panorama transsibérien, où, devant le spectateur également immobile, mais dans un wagon cette fois, défilent à des vitesses différentes les choses que l'on pourrait voir de la portière d'un train ; les haies bordant la voie fuient avec la rapidité de la course, les sites lointains se dérobent à la vue beaucoup plus lentement.

Avec le « Maréorama », l'illusion est encore plus saisissante. Les plates-formes où se placent les spectateurs, figurant le pont d'un navire avec ses bastingages et sa mâture sont soutenues par une double suspension qui permet des oscillations de roulis et de tangage. Grâce à de grands soufflets, le vent mugit dans les voiles. De chaque côté de ce navire fictif, se développe le paysage : de

page 64

Villefranche (en France) à Constantinople, avec des stations aux escales ordinaires.

On se paye ainsi, sans quitter Paris, un voyage merveilleux que l'on ne pourrait s'offrir réellement, car la dépense serait encore plus exorbitante que celle de vacances en Suisse. Papa, assis sur le pont, contemple, avec une parfaite attention, les toiles remarquablement peintes, s'enroulant sur des cylindres verticaux que soutiennent des flotteurs. Robert et Suzanne circulent d'une plate-forme à l'autre, avec de grands éclats de rire, en adaptant leur allure aux mouvements du navire qui les balancent et les secouent. Maman, assise, les yeux presque clos, se plaint du « mal de mer ». Décidément, l'illusion est parfaite.

Mais alors que la petite famille voudrait se reposer après tant d'émotions, M. Bergheim l'entraîne vers la porte située sur le pont des Invalides. Là se trouve la baraque du phonocinéma-théâtre. Sur l'affiche les noms d'artistes que papa aime d'une passion intense : *Sarah Bernhardt, Coquelin, Reichenberg, de Féraudy... le chanteur Polin*. Celui-ci, qui fut son camarade de régiment, chante, avec l'accent et l'allure d'un paysan grotesque sous l'uniforme, des refrains inspirés par toutes les petites misères et les pauvres plaisirs de la vie de caserne. Un képi informe posé de travers sur la tête, un mouchoir dont le coin sort de la poche achèvent le gros comique de sa tenue.

Ils paraissent tous sur un écran, tels qu'on les voit sur la scène du théâtre ou du café-concert : marcher, gesticuler, s'agiter. Miracle du cinéma. Mais on a voulu les faire parler ou chanter en même temps. Et cela grâce à un autre appareil : le phonographe où des rouleaux tournent sur un cylindre et émettent des paroles, fortement grossies par un pavillon servant de porte-voix. Voir et entendre, comme au théâtre et au concert. Malheureusement, ce qui importe ici pour que l'illusion soit parfaite, c'est ce que les savants appellent le synchronisme : c'est-à-dire que l'on entende les paroles en même temps que l'on voit les gens, leurs mouvements et attitudes. Hélas ! il y a presque toujours des rythmes différents.

page 65

On entend la dernière phrase ou le dernier vers. alors que l'image a déjà disparu. Mounet-Sully jouant Rodrigue dans le *Cid*, ouvre la bouche pour raconter le combat contre les Maures. On n'entend rien. Il se frappe le front. On entend :

Sous moi donc, cette troupe s'avance...

Et tandis qu'il semble compter avec sa main ouverte, le phonographe lui fait dire :

et porte sur le front, une mâle assurance...

Il n'y a pas de correspondance entre le mouvement de la bouche et le mot entendu.

On entend encore la chanson de Polin... alors que sur l'écran, muet, il passe sur sa bouche fermée le grand mouchoir à carreaux qu'il a tiré de sa poche... Cela ne fait même plus rire, car on est plus agacé qu'amusé...

Robert hausse les épaules, avec l'insolence d'un jeune homme qui ne se laisse pas abuser. Papa est plus indulgent. « *Une bonne idée, mais ce n'est pas bien réglé. Les deux appareils ne fonctionnent pas en même temps. Ah ! si on pouvait enregistrer en même temps le son et la vision... Mais c'est impossible. On ne remplacera pas le théâtre.* »

Robert dans le métro

Cependant ce qui tente particulièrement Robert, c'est le Métropolitain. Ce n'est pas une attraction. Ce n'est pas une des curiosités de l'Exposition. Mais c'est bien pour servir celle-ci que l'on a hâté les travaux. Robert comprend bien l'utilité pratique de ce nouveau moyen de transport. Il aime sans doute les longues flâneries dans les rues de Paris, avec son cousin André. Et lorsqu'ils montent tous deux à l'impériale d'un omnibus ou d'un grand tramway mécanique ou du Nogentais, c'est plus pour varier les plaisirs que pour gagner du temps.

Mais Robert, qu'il coure ou traîne les pieds a le temps d'observer l'allure des grandes personnes qu'il dépasse ou qu'il laisse dépasser. Les ouvriers à casquette qui remontent le soir la rue Oberkampf, les mains dans les poches ou les bras ballants, à la blouse et au pantalon en tire-bouchon, maculés de graisse, de cambouis ou de poussière charbonneuse ont quelque peine à soulever leurs pieds vers lesquels leur tête se penche et leurs épaules se voûtent. Et les femmes... un chignon branlant sur le crâne, une jupe trop large, sous un tablier crasseux, traînant sur les pavés. Robert a entendu la « mère Suret » parler d'une de ses anciennes compagnes d'atelier, travaillant chez une couturière « à façon » de l'avenue de la République et habitant dans un de ces taudis de la place Jeanne-d'Arc, pas très loin de la place d'Italie et de l'ancienne barrière d'Italie. Robert ne serait pas le fils de son père s'il n'avait pas lu *Les Misérables* de Victor Hugo. Il a suivi avec

page 67

angoisse le chemin de Jean Valjean, portant Cosette, qui, pour échapper au policier Javert, fuit la barrière d'Italie et par le pont d'Austerlitz atteint Picpus sur la rive droite.

L'ouvrière, chaque matin et chaque soir accomplit une marche beaucoup plus longue que celle du héros de Victor Hugo. Et lorsque le travail presse on commence à 8 heures du matin pour finir à 9 heures du soir... avec la brève coupure d'un casse-croûte d'une demi-heure. « *Ces jours-là, disait la mère Suret, elle part de chez elle avant 6 heures du matin et ne rentre guère avant minuit...* »

Bien sûr, le Métropolitain ne lui servira guère à celle-là. La ligne, pendant la plus grande partie de son cours, sera parallèle à la Seine. On a bien parlé d'une autre ligne qui ferait le tour de Paris en deux fractions : l'une sur la rive nord, l'autre sur la rive sud. Mais ira-t-on d'une rive à l'autre ? Construire-t-on des viaducs par-dessus la Seine ? Robert a lu dans le journal que certains proposent de passer sous le fleuve. Il ne comprend pas. On peut traverser certains cours d'eau à gué, à la nage, par bac ou bateau. Mais il n'imagine pas que l'on puisse trouver un terrain sous le fleuve.

Au fond, c'est justement l'aventure, le risque qui tente Robert. Les paroles du « répétiteur », qui avait voulu effrayer son père, par les terribles dangers du Métropolitain, restent précises dans son esprit. Bien sûr, il n'y croit pas. La date de l'inauguration est fixée. On ne voudrait pas exposer la santé et la vie des hautes personnalités et des milliers de Parisiens qui monteront ce jour-là, dans les voitures souterraines. D'ailleurs, les accidents prévus par le terrible répétiteur ne sont pas immédiats... sauf peut-être les refroidissements mortels. Tout de même !... Il y a constamment des risques...

Depuis qu'il a entendu le « savant » myope et chauve, depuis qu'il a vu les immenses crevasses de la rue de Rivoli, qu'il a assisté à l'écroulement de l'avenue de Friedland, Robert se passionne pour le Métropolitain. Il a lu tous les articles consacrés à la ligne. Il sait

page 68

qu'entre la porte de Vincennes et la porte Maillot on a prévu 22 stations, mais que toutes ne seront pas ouvertes au public, le jour de l'inauguration. Il sait qu'entre deux stations le Métropolitain passera sous un tunnel.

Dans l'obscurité probablement ? Robert au cours de voyages familiaux en chemin de fer est déjà passé sous des tunnels. Lorsque le train s'engage dans le noir, un petit frisson vous chatouille le dos. Et bien sûr, on en profite pour se déplacer... Papa a vivement relevé la vitre, car une lourde fumée envahissait le compartiment. On a eu le temps d'écarquiller les yeux pour voir les flammèches qui volent sous la voûte, et si l'on tousse un peu, on garde assez de présence d'esprit pour chatouiller Suzanne qui pousse des cris perçants.

Papa se fâche. Maman, énervée par le noir et le bruit infernal, frappe de son ombrelle la place où Robert devrait se tenir. Mais il s'est déplacé et la main maternelle tremblante et hésitante lance le bout de son arme improvisée sur un voyageur voisin qui proteste... Quand on est sorti du tunnel, chacun a repris sa place. Suzanne immobile et sage, Robert passionné par le paysage, l'ombrelle verticale le long de la jupe, et le monsieur protestataire absorbé par la lecture du journal.

Dans le Métropolitain, il n'y aura qu'un long tunnel entre les stations. Pourra-t-on en profiter pour des distractions de ce genre ? Et des gens mal intentionnés pourront-ils se livrer à des méfaits que l'obscurité provoquera ? Tout cela pique la curiosité de Robert qui sent déjà le trouble délicieux de l'aventure imprévue et périlleuse.

Les omnibus, les tramways ? Bien sûr, il existe des lignes assez nombreuses. Un omnibus va de l'Hôtel-de-Ville à la porte Maillot. Mais encore faut-il atteindre l'Hôtel-de-Ville. Il y a aussi l'omnibus : Filles-du-Calvaire-les-Ternes; il ne passe pas devant les portes de l'Exposition. Et le petit train électrique mis en service pour l'Exposition ne sort pas des limites de celle-ci. Les Parisiens n'ont pas encore à leur disposition des trains circulant sous terre

page 69

et joignant les principales places de leur ville. Les habitants de New York, de Londres, de Berlin sont plus favorisés. Depuis qu'il a appris cela, Robert ne doute plus de la nécessité du Métropolitain. Il veut compter parmi les premiers voyageurs.

Il pourra dire plus tard qu'il fut un précurseur courageux. Donc il ne faut pas attendre que papa et maman, rassurés, consentent à descendre aux stations et à circuler dans les tunnels. Même la présence d'André le gênerait. Plus âgé, déjà travailleur salarié, assez indépendant le cousin prend un air protecteur et ne manque pas d'étaler sa supériorité en méprisant bruyamment les craintes et les désirs de Robert. Non ! C'est seul que notre Turgotin affrontera les dangers possibles, qu'il s'exposera aux risques des tunnels, qu'il se mêlera à cette élite parisienne occupant les wagons du Métropolitain, essayant, celui-ci, pour encourager la foule à les suivre.

L'inauguration

Le Métropolitain de Paris est inauguré le 19 juillet 1900. Robert n'a pas osé demander l'autorisation de participer à cette journée. Mais il enrage de sa lâcheté. Le lendemain les journaux ne semblent pas attacher une importance historique à l'événement.

Maman Bergheim ne permet guère à Robert de sortir seul. Aussi, quelques jours plus tard doit-il inventer toute une histoire. Il prétend que le riche grand oncle d'Auteuil les a invités à déjeuner, André et lui. C'est André qui a transmis l'invitation. On ne résiste pas à un désir du vieil homme dont on espère quelques bienfaits, avant et après sa mort. Robert le sait bien. Avec quelques sous, en poche, il part le matin d'assez bonne heure, car le grand oncle exige l'exactitude et le voyage jusqu'à Auteuil dure près de deux heures. Il s'est renseigné. Le ticket du Métropolitain coûte 15 centimes en 2e classe et 25 centimes en 1ere classe. Si on part avant 9 heures on peut profiter d'un aller-retour pour 20 centimes.

Il fait très chaud : 38° à l'ombre. On s'inquiète de la rareté de l'eau, en cette longue période de sécheresse caniculaire. La préfecture de la Seine a même décidé de couper la distribution d'eau de 11 heures du soir à 6 heures du matin. Robert court jusqu'à l'avenue de la République et saute dans le Nogentais. Pour atteindre la ligne de métro, le plus court serait de marcher jusqu'à la Bastille. Mais vraiment il fait trop chaud. Couvert de sueur de la tête aux pieds, supportant mal sa veste, et son col, Robert tombe sur le

page 71

banc de l'impériale et les yeux fermés jouit du courant d'air produit par la vitesse du tramway.

Une autre raison motive cet itinéraire fantaisiste. Il semble absurde de s'en aller vers l'est, alors qu'Auteuil est à l'ouest de Paris. Mais le Nogentais s'arrête à la porte de Vincennes, terminus du Métropolitain. Robert pourra ainsi jusqu'à la porte Maillot profiter de toute la ligne.

À la porte de Vincennes, Robert s'arrête un moment pour regarder les fortifications où il joue si souvent avec André.

Des garçons sans veste, les manches des chemises retroussées jusqu'aux épaules, le col largement ouvert montrant une poitrine qui semble avoir souffert des restrictions d'eau, les pieds nus et sales dans de vagues savates déchirées, courent sur les talus et se battent en hurlant dans les fossés.

Robert envie le « débraillé » de leur tenue. Il a vu au cirque et sur les illustrations des journaux, des athlètes allemands, anglais, suédois... presque nus, portant seulement un petit caleçon dont les jambes ont été coupées, bien au-dessus des genoux. Et lui, est condamné à porter sous le pantalon qu'on lui tolère, un caleçon serré à la base par des fixe-chaussettes, et tenu à la ceinture par les pattes des bretelles.

Maman fronce les sourcils lorsque la veste est déboutonnée et elle noue elle-même la cravate au col. Sous cette chaleur tropicale, on voudrait pourtant se promener comme les Noirs d'Afrique avec seulement un léger pagne autour des reins.

Robert cependant lit l'heure à une horloge : il est à peine 9 heures. Il se précipite vers la bouche du Métropolitain. Celle-ci se présente comme une œuvre d'art où dominent les courbes et les arabesques. Une balustrade en fonte composée de motifs en forme de feuilles plates, où la lettre M naît d'un ensemble de courbes, est dominée par une marquise à bords relevés, et semble protéger

l'escalier, encadré par deux longues tiges dont l'extrémité en forme de fleur contient un lampadaire.

Robert dans le métro

Dès qu'il s'est engagé sur l'escalier, Robert est ravi. Une délicieuse fraîcheur vous enveloppe et le courant d'air des couloirs ne provoque pas ce frisson mortel imaginé par quelques prophètes savants et sentencieux. On ne lui a pas refusé le bénéfice de l'aller-retour. Il arrive sur le quai, après un contrôle automatique que l'on peut facilement éviter, donc voyager sans ticket. Des briques émaillées de vives couleurs composent., un décor agréable et reposant. Il n'y a pas foule sur le quai. Trois ou quatre messieurs à chapeau haut de forme autour d'une dame dont la voilette couvre les traits et qui s'appuie sur son ombrelle, se serrent immobiles sous une plaque portant « 1ere classe ». Ils entendent ne pas se confondre avec les autres qui d'ailleurs s'écartent du petit groupe avec humilité ou méfiance. Robert s'étonne que l'on puisse jouir d'un tel privilège, pour dix centimes de supplément par place.

Dispersés le long du quai, n'osant guère se déplacer, les voyageurs regardent du côté du tunnel. Sur la voie opposée, un train se vide de ses voyageurs, s'enfonce dans le noir et revient le long du quai de départ, au bout de cinq minutes. Trois voitures dont une seule, de couleur rouge pour la première classe s'arrêtent enfin devant les voyageurs. Chacune est confiée à un préposé, portant uniforme, et képi verts qui ouvre les portes en les tirant latéralement et attend pour les refermer que tous les voyageurs soient assis sur des banquettes, disposées comme dans les trains, perpendiculairement à la marche. Ce sont de chaque côté de l'allée centrale des

page 73

petits compartiments où deux voyageurs peuvent s'asseoir en face de deux autres. Devant les quatre portes, de petites plates-formes où les gens peuvent se tenir debout. Un coup de sifflet, un avertissement aigu et criard et le train part et s'engage sous le tunnel.

Robert se tient debout sur la plate-forme avant, contre la cabine du conducteur, qui assis devant un coffre métallique, tient des manettes et surveille la voie. Dans le tunnel faiblement éclairé, Robert observe sur la gauche des signaux très lumineux qui passent du rouge au vert, quand le train s'approche.

Brusquement, une illumination brutale annonce la station. Le train ralentit à peine avant de s'arrêter à l'entrée du tunnel. « Na-tion ! » crie l'un des préposés.

Des plaques métalliques portant ce nom sur un fond bleu apparaissent le long de la muraille du quai. Personne ne descend. Au contraire de nombreux voyageurs montent. Toutes les places assises sont maintenant occupées et jusqu'au bout le nombre des personnes qui montent sera bien supérieur à celui de celles qui descendent et l'on circule de plus en plus difficilement dans la voiture. Jusqu'au bout ? Non. Les wagons se vident presque entièrement aux Champs-Élysées... C'est de là que les visiteurs peuvent atteindre facilement les portes de l'Exposition.

Robert a compté six stations jusqu'au terminus : *Nation, Gare de Lyon, Bastille, Hôtel de Ville, Palais-Royal, Champs-Élysées.*

Mais quatorze fois sans s'arrêter, le train ralentit. Et sous un vif éclairage le tunnel est coupé par un chantier, où des ouvriers manient boisages, pierres, briques. Les bruits des marteaux, des scies à métaux, des limes sont couverts un moment par le bruit strident de l'avertisseur.

Le préposé renseigne les voyageurs sur les stations prochainement ouvertes. Entre Nation et Gare de Lyon celle de *Reuilly*. Entre la Bastille et l'Hôtel de Ville, celle de Saint-Paul. « *Nous passons sous le Marais* », précise-t-il. À côté de Robert, quelqu'un explique : « *Le quartier du Marais a été construit sur le terrain de marécages asséchés. C'est une terre très fertile, bonne pour les*

page 74

cultures en jardin. C'est peut-être pour cela qu'on parle de cultures maraîchères. »

D'autres stations seront ouvertes un peu plus tard. Entre l'Hôtel de Ville et le Palais-Royal : *Châtelet... Louvre...* en face de la colonnade du Louvre et de la grande porte par laquelle on pénètre dans le Musée. Entre le Palais-Royal et les Champs-Élysées : *Tuileries, Concorde*. Et après les Champs-Élysées : *Marbeuf, Etoile*.

Le préposé signale encore que l'on suivra l'ordre de la marche. Pendant le mois d'août on ouvrira toutes les stations jusqu'à l'Etoile. Dès, le mois de septembre on commencera les travaux de la 2e ligne qui doit unir par le sud, l'Etoile à la Nation.

Robert entend parler du passage sous les jardins des Tuileries, sous la place de la Concorde dont le centre porte l'Obélisque, un monolithe égyptien, et le tour des statues représentant les principales villes de France (celle de Strasbourg, annexée par l'Allemagne en 1871, entourée de drapeaux tricolores avec un noeud de crêpe à la hampe). Puis la ligne passe sous les Champs-Élysées, sous la place de l'Etoile d'où rayonnent avec une rigueur géométrique douze avenues portant des noms évocateurs de la gloire impériale. Une a été débaptisée en 1885. On a donné le nom de Victor Hugo à l'avenue d'Eylau où le poète habitait à sa mort. Enfin sous l'avenue de la Grande-Armée, on atteint la porte Maillot.

Robert entend ces noms qui lui rappellent certaines de ses promenades avec André. Mais en ce moment il ne s'en soucie guère. Le nez contre la porte qui sépare de la cabine du pilote, il guette les signaux et machinalement imite les gestes du conducteur.

Lorsque l'on crie : « *Porte Maillot-Terminus-Tout le monde descend* » il ne bouge pas. Il faut que l'employé, amusé, lui frappe sur l'épaule : « *Alors tu veux venir avec nous. Mange de la soupe, tu grandiras, et tu pourras porter notre uniforme. Mais tu sais, ce n'est pas drôle de rouler sous les tunnels de 8 heures du matin* »

page 75



ROGER HAGNAUER

Deux jeunes parisiens en l'année du premier métro

[Illustrations retenues par Pingouin](#)

10 heures du soir. Le paysage est plutôt monotone. Heureusement, on peut se distraire en regardant les bobines des voyageurs et les jolies frimousses des voyageuses... Tu vois qu'on respire bien ici. Mais l'air est tout de même plus sain au bois. Moi j'appellerais bien notre ligne de Métro la grande avenue des bois, car nous joignons le bois de Vincennes au bois de Boulogne. Va te promener dans le bois des riches. Au retour nous te ramènerons au bois des pauvres. »

Etourdi, Robert se retrouve à l'air libre, sous le lourd soleil caniculaire. Il cligne des yeux, déboutonne sa veste et court vers les ombrages des allées du bois. Une pendule publique porte 9 h 30. Ce n'est pas possible. En moins d'une demi-heure, on a traversé tout Paris de l'est à l'ouest. Il a appris dernièrement que le diamètre du cercle occupé par sa grande ville dépasse 10 km. Et il sait par expérience qu'il faut bien deux heures par les tramways et omnibus pour aller de sa maison à celle de l'oncle.

Que de temps gagné avec le Métropolitain !

C'est maintenant qu'il faut résoudre le grave problème posé par son invention. Car bien entendu l'oncle ne l'a pas invité. André n'est, même pas au courant de son escapade. Rentrer chez lui avant le déjeuner imposerait de nouveaux mensonges. Comment expliquer un contordre invraisemblable ? Et maman pourrait bien interroger l'oncle, qui n'aimerait guère qu'on lui ait fait jouer un rôle dans cette comédie.

Tant pis. Robert préfère justifier sa course par une visite au grand-oncle. C'est assez loin de la porte Maillot à Auteuil. Et l'on se perd facilement dans ces allées du bois, autour du lac et du champ de courses. D'autant plus facilement que les distractions ne manquent pas. Cavaliers et amazones, rameurs du lac, chevaux de courses que l'on entraîne. Robert souffle un peu en arrivant à la barrière d'Auteuil. Il est plus de 11 heures lorsqu'il atteint la rue tranquille et silencieuse où habite le grand-oncle. Il hésite à tirer la sonnette de l'appartement. Et la vieille servante qui, après de longues minutes d'attente, entrouvre la porte à un garçon essou-

page 76

flé, suant à grosses gouttes, tournant avec embarras sa casquette entre ses doigts, s'écrie avec émotion : « *Monsieur Robert ! Que se passe-t-il ?* » Le grand-oncle en robe de chambre, s'appuyant sur sa redoutable canne, paraît à la porte du salon. Sa mine sévère ne rassure guère le jeune aventurier. « *Il est arrivé quelque chose ? Que viens-tu encore m'annoncer de fâcheux ?* » Car on ne le dérange que pour lui porter de mauvaises nouvelles et implorer souvent son intervention.

Robert a trouvé sa planche de salut : rassurer l'oncle. « *Non ! Non ! Il n'y a rien. Tout le monde se porte bien. C'est moi qui ai voulu connaître le Métropolitain.* » Et d'un seul trait, d'un seul souffle, en estropiant les mots, il confesse tout et s'excuse de ses inventions mensongères... ajoutant qu'il s'en va immédiatement, pour ne pas déranger le vieillard.

Mais celui-ci ne grogne plus. Il semble ravi de cette témérité bousculant les précautions et les craintes d'une mère qui ne sait pas vivre avec son temps. « *Tu ne partiras pas comme cela. Débarbouille-toi. Repose-toi. La vieille Julie te préparera quelque chose de plus nourrissant que ce*

que mon estomac pourri peut supporter. Tu m'attendras. Nous prendrons un fiacre et je te reconduirai à la porte Maillot où tu pourras utiliser ton billet de retour ». Et il ajoute, d'une voix un peu sourde, mais toujours avec le sourire : « Dans quelques mois, dans quelques semaines, peut-être dans quelques jours quand tu suivras mon enterrement, je veux que tu penses au Métropolitain où ton vieil oncle t'aura conduit sans pouvoir, hélas ! t'accompagner. »

Robert sait bien que les hommes ne doivent pas pleurer. Tout de même c'est avec un regard un peu mouillé qu'il suit des yeux la longue robe de chambre qui retourne vers son fauteuil.

page 77

Fin de siècle

L'année 1900 se termine et le XIXe siècle avec elle. Depuis le 11 novembre, l'Exposition est close. En quelques jours tout est abattu des constructions, des palais, que l'on a mis au moins un an à édifier. Et la Parisienne qui dominait la porte monumentale, a perdu la tête, dans son laborieux atterrissage.

Mais la tour Eiffel, élevée pour l'Exposition de 1889 et qui ne devait pas survivre à celle-ci, reste en place, et jusqu'à la fin de l'Exposition de 1900, une foule de provinciaux et d'étrangers s'allonge à la pile nord-ouest, devant le guichet où l'on paye pour monter au troisième étage.

Et le Métropolitain — dont l'utilité fut si discutée — devient nécessaire. En octobre on a joint l'Etoile au Trocadéro. Le 13, décembre, on a ouvert au public le tronçon de l'Etoile à la porte Dauphine.

Que deviennent nos jeunes amis ? Suzanne a subi brillamment les épreuves du certificat d'études. Maintenant admise au cours supérieur A, elle se prépare pour le concours d'entrée à l'école Sophie-Germain.

Robert voudrait travailler. Son père veut qu'il continue ses études. On a fini par une transaction. Il reste encore un an à Turgot, dans la section commerciale.

En octobre 1901 il apprendra son métier dans une maison de commerce ou, une banque.

Ce soir de décembre, Mathilde Bergheim et ses deux enfants

page 79

sont entrés dans la boutique de M. Dupuy, le bijoutier-horloger, philosophe et beau parleur. Maman vient réclamer une montre fort ancienne — un bijou de famille dont le ressort a flanché. M. Dupuy n'est pas toujours exact, mais il est toujours aimable et brillant causeur. Il a invité Mathilde à s'asseoir, en attendant qu'il finisse son travail. Suzanne montre triste mine. Pour elle, c'est du temps perdu. Et elle a ses leçons à apprendre. Robert au contraire, lui qui n'aime guère ordinairement suivre sa mère, est heureux cette fois de l'accompagner, car il est toujours intéressé par les laïus et digressions du bijoutier. Son plaisir est gâté cependant, car le répétiteur que l'on a surnommé Bidel vient d'entrer dans la boutique.

Il n'est pas certain qu'il soit là comme client. Mais il trouve en M. Dupuy, un interlocuteur à son niveau et il veut peut-être prolonger une conversation commencée la veille.

« Vous êtes en avance, madame Bergheim. Je ne vous attendais que vers 7 heures, pardon ! vers 19 heures, car c'est ainsi qu'il faut dire maintenant.

— Nous avons pris le Métropolitain, de la Concorde à la Bastille. C'est extraordinaire. Nous avons mis beaucoup plus longtemps pour revenir de la Bastille à pied.

— Vous n'étiez pas trop serrés.

— Non. Pourquoi ? Robert a voulu rester debout. Mais Suzanne et moi étions assises.

— Le mois dernier, la direction du Métropolitain a été condamnée à 13 F d'amende, parce que le nombre des voyageurs dépassait le total fixé. On avait admis par voiture 8 voyageurs debout. On

en a compté plus de 20, aux heures d'affluence. Vous ne craignez donc plus le voyage en Métropolitain ?

— De quoi peut-on avoir peur ? D'abord tout est très propre.

Et puis par ces journées de grand froid, on s'y réchauffe.

— Et, dit Robert, quand il faisait si chaud, on s'y rafraîchissait.

— Seulement on ne peut pas l'utiliser pour toutes les courses.

Mon mari ne peut pas le prendre, pour aller rue du Croissant.

page 80

— Il le pourra bientôt. Dans un an on aura joint l'Etoile à la Nation. Après, on envisage une ligne presque parallèle à la première, qui vous prendra dans les environs du Père-Lachaise et vous mènera près de l'Etoile. Et après on ira d'une rive à l'autre...

— Comment fera-t-on pour passer la Seine, demande Robert.

On construira un pont ?.

— Un viaduc ? Peut-être ! Mais il est question de descendre les ouvriers sous le lit de la Seine, dans une cage vitrée, hermétiquement close où l'on enverra de l'air par une pompe.

— C'est un conte des « Mille et une Nuits »...

— C'est que maintenant, tous les miracles peuvent s'accomplir. On navigue sous l'eau avec des submersibles qui flottent aussi à la surface. Il y a trois ans, sur le plateau de Satory on a fait envoler un appareil mû par un moteur à vapeur. Dans quelques années, on pourra utiliser le Métropolitain pour se rendre à un point quelconque de Paris... peut-être même de banlieue. »

Robert écoute toujours avec intérêt M. Dupuy qui ne parle jamais qu'en connaissance de cause, qui lit des livres et des revues scientifiques, qui possède de gros dictionnaires et même un dictionnaire médical. Et modeste cependant, ne cherchant pas à éblouir les gens, n'imposant jamais ses idées. Mais Robert lève les yeux vers le redoutable Bidel, d'abord perdu dans l'ombre de la boutique, qui s'avance maintenant jusqu'au comptoir et dont l'index se pointe vers le bijoutier-horloger. Sans doute, c'est pour, annoncer une contradiction magistrale. Et le voilà qui parle, d'un ton impérieux, regardant tour à tour M. Dupuy et Mme Bergheim. *« Mais naturellement le Métropolitain c'est un immense progrès. Je le disais bien à votre mari... »*

Robert n'en croit pas ses oreilles. Il pense : *« il ne manque pas de culot, le vieux Bidel »*... mais il se garde bien d'intervenir.

« Votre mari était impressionné par les boniments des journalistes, de ces gens qui parlent de tout, et ne connaissent rien. Grâce au Métropolitain, nous aurons bientôt une ville souterraine.

— Ce sera, ajoute M. Dupuy la solution du terrible problème

page 81

de la circulation dans Paris. On pourra enfin lorsqu'on aura supprimé l'encombrement des omnibus, faire de notre ville, en dehors des vieux quartiers, le point de départ de grandes routes. Nos rues sont trop étroites et sinueuses. Il faudra de larges avenues bien droites comme e'n Amérique et qui se prolongeront par de grandes routes menant vers toutes les grandes villes de France et d'Europe. On a un peu trop sacrifié la route au rail. L'automobile obligera à revenir à la route. Ainsi on ira facilement de Paris à Bruxelles, à Rome, à Berlin...

— On peut si facilement passer la frontière ? Je croyais qu'il fallait des papiers officiels, interroge Mathilde.

— Aux frontières, il y a la douane pour vous faire, payer des droits sur les marchandises. C'est très gênant. Mais la police n'intervient pas. Il n'y a que pour aller en Russie, qu'il faut un passeport spécial...

— Evidemment, il ya le tsar... précise Bidel. »

— Mais enfin la Liberté finira par triompher partout. Et quant aux douanes, on réussira très bien à les supprimer...

— A moins qu'il n'y ait la guerre entre la France et l'Allemagne.

— C'est possible, affirme encore Bidel ! Mais cela ne pourrait durer longtemps. Financièrement les nations en guerre ne pourraient tenir plus d'un mois. C'est mathématiquement prouvé...»

Monsieur Dupuy ne s'arrête pas à ces sombres perspectives.

— *Espérons que les peuples ne seront pas assez fous pour se détruire mutuellement. Le vingtième siècle qui commence à la fin de ce mois, doit être le siècle de la Paix universelle.*

« *Quel âge as-tu, demande-t-il à Robert.*

— *Quinze ans bientôt...*

— *Dans six ans, en 1906, tu seras obligé de partir au service militaire. Comme étudiant, tu ne feras qu'un an...*»

~ *Mais il ne veut pas. continuer ses études, gémit Mathilde Bergheml. Et puis pour être étudiant jusqu'à vingt-cinq ans, il faut être riche. »*

page 82

— *Evidemment. Bah ! trois ans, c'est vite passé. Tu seras de la classe 1906 ou 1907, et comme tu es malin, tu auras vite une bonne situation. Je suis sûr qu'à trente ans, tu auras ton automobile particulière et ton chauffeur... »*

— *Je te vois d'ici, en homme d'affaires, pressé de traiter avec des fournisseurs ou des clients d'outre-Rhin. Je t'entends, au printemps de 1916, en classant tes papiers sur la moelleuse banquette de ton automobile, disant à ton chauffeur séparé de toi par une vitre, en embouchant le tube de communication :*

« *Chauffeur ! le plus vite possible, avec un seul arrêt à la frontière, directement jusqu'à Berlin. »*

L'avant-dernière année du siècle

- 1 — Comment serait vêtue une petite fillette de dix ans maintenant ?
- 2 — La petite fille, habitait rue Oberkampf. En consultant un plan de Paris, par quels moyens de transport irait-elle à La Muette ?
- 3 — Comment paye-t-on sa place aujourd'hui dans les Transports parisiens ? — Tous les tickets sont-ils semblables ? — Les travailleurs qui prennent le Métropolitain chaque jour, payent-ils à chaque voyage ? — Connaissez-vous des cas, de réduction du prix des places ?
- 4 — À quoi » pouvait servir la manivelle du conducteur ? — : — Avait-il un volant pour orienter la direction ?
- 5 — Pourquoi la rue Oberkampf était-elle plus bruyante que les rues d'Auteuil ? Connaissez-vous des rues où la chaussée est faite de pavés de bois ?
- 6 — Porte-t-on encore des chapeaux hauts de forme ?
- 7 — Tous les fiacres étaient-ils découverts ? — Comment pouvait-on s'abriter en cas de pluie ?
- 8 — Que pensez-vous des obligations mondaines des promeneurs ?
- 9 — Quelle pouvait être l'origine des fortunes en 1899 ?
- 10 — Pourquoi l'oncle appelle-t-il « parasites » les habitués du Bois ?
- 11 — Les chômeurs recrutés pour le Métropolitain. Pouvez-vous découvrir les causes du chômage ? — Connaissez-vous des chômeurs actuellement ?
- 12 — Quel est cet étrange animal ...? — Pourquoi tourne-t-il une manivelle? Est-ce un spectacle encore possible ?

page 85

Un turbotin en 1899

- 1 — L'École Turgot existe-t-elle encore ?
- 2 — Qu'est-ce qu'une colle ?
- 3 — Pourquoi : TON fils ?

En revenant du Croissant

- 1 — Connaissez-vous des journaux du « soir aujourd'hui ? — Sont-ils vendus par, les mêmes procédés ? — Qu'est-ce qu'une manchette sensationnelle ?

page 86

- 2 — Pourquoi payait-on moins cher à l'impériale qu'à l'intérieur ?
- 3 — Quel fut le résultat des travaux sur les boulevards en 1899 ?
- 4 — Les théâtres nommés par Robert existent-ils, encore ?
- 5 — Les ménagères d'aujourd'hui peuvent-elles s'attarder aux vitrines ?
- 6 — L'idée du professeur a-t-elle été réalisée ?
- 7 — Qu'a-t-on trouvé dans le sous-sol parisien ? — Savez-vous où l'on portait les « ordures » au Moyen Age et même après ? — Que fait-on aujourd'hui des ordures ménagères ?
- 8 — Les dangers exposés par le professeur ont-ils été signalés avant la construction du métropolitain ?
- 9 — Combien avons-nous aujourd'hui de lignes de métropolitain ? — Leur numéro précise leur ancienneté. — Quelles furent les huit premières construites ? — Quelles sont les trois dernières ? — Quelles sont les lignes qui ont été prolongées ?
- 10 — Les archevêques de l'Eglise catholique se sont appelés d'abord des métropolitains — Pouvez-vous deviner le sens du mot « métropolitain » ?
- 11 — Approuvez-vous la dernière réflexion de Robert ?

Papa Bergheim

- 1 — Le certificat d'études primaires existe-t-il encore ? — Les conditions ont-elles changé ?
- 2 — Où se trouve le Théâtre-Français ? — À qui appartient-il ? — Y a-t-il à Paris des théâtres administrés comme le Théâtre-Français ?
- 3 — Quels sont les deux autres noms du Théâtre-Français ? 4, — L'Ambigu et la Porte-Saint-Martin existent-ils encore aujourd'hui ?
- 5 — Quel autre nom portent les sombres drames ?
- 6 — Pourquoi le chef de claque était-il plus entraînant ?
- 7 — Les admirateurs de Sarah Bernhardt et de Mounet-Sully obéissaient-ils à un chef de claque ?
- 8 — Pourquoi la maman met-elle de l'argent sous enveloppe ? — Le fait-elle pour les dépenses de nourriture ?

page 87

- 9 — Quel est le prix des places au Théâtre-Français cette année ?
- 10 — Les francs de 1900 sont-ils les francs. actuels ? — Un nouveau franc actuel vaut combien d'anciens francs ? — Pour cinq centimes, on achetait un journal en 1900. Quel est le prix aujourd'hui ?
- 11 — Quel est le principal personnage des *Misérables* ? Qu'est-il et que fait-il, lorsque commence le roman ?
- 12 — La République universelle existe-t-elle de nos jours ?

La famille d'une enfant studieuse

- 1 — Pourquoi les deux familles du papa et de la maman, ont-elles quitté l'Alsace ? — Connaissez-vous les changements dans le sort de l'Alsace depuis 1870 ?
- 2 — Connaissez-vous des maisons, actuellement, où l'on ne profite pas de l'eau courante ?
- 3 — Le grand-père pourrait-il vendre sa médaille ?
- 4 — En 1900... « eau et gaz à tous les étages »... c'était un luxe. Et à présent ?
- 5 — Les travaux de la ménagère sont-ils aussi durs maintenant qu'en 1900 ?
- 6 — Connaissez-vous la liste des départements avec leurs chefs-lieux et leurs sous-préfectures ? — Connaissez-vous le nombre de départements français ? — Et le nombre de communes ?

Sous la lampe à pétrole

- 1 — L'oncle vit de ses rentes. Que signifie cette expression ? — Comment peut-on avoir des rentes ? — Peut-on vivre de ses rentes actuellement ?
- 2 — Pourquoi sert-on des pommes de terre en « robes des champs » ?

3 — Avez-vous déjà vu une lampe à alcool ? — À quoi peut-elle servir ? — Par quoi peut-on la remplacer aujourd'hui ?

page 88

- 4 — Croyez-vous encore possible l'accident de la gare Montparnasse ?
 5 — Avez-vous déjà vu l'utilisation d'une lampe à pétrole ? — Où ? — En quelles circonstances ?
 6 — L'arrivée de Robert de nos jours produirait-elle les mêmes effets ?
 7 — Qu'est-ce qu'une salamandre ? — Pourquoi faut-il un charbon spécial ? — Quel est le moyen de chauffage employé dans les logements particuliers que vous connaissez ? à l'école ?... dans un train?...
 8 — Pouvez-vous comparer la lampe Pigeon à la lampe à pétrole ? — Connaissez-vous les utilisations de l'essence ?

Le cinéma, cause d'un terrible incendie

- 1 — Cherchez les indications sur les premières réalisations cinématographiques ? — D'abord la simple photographie — puis les scénarios.
 2 — Avez-vous entendu parler de grands artistes français et étrangers du cinéma avant 1914 ?
 3 — Lorsque le cinéma était muet, comment pouvait-on connaître les paroles des personnages ?
 4 — Connaissez-vous la date des premiers films sonores et parlants ?
 5 — Que pensez-vous de la famille où était employée Mme Suret ?
 6 — Connaissez-vous à Paris des hôtels particuliers ?
 7 — Le cinéma pourrait-il aujourd'hui provoquer de telles catastrophes ?
 8 — Comment expliquez-vous le très grand nombre de victimes ?

Les jeux de Robert, enfant

- 1 — Que pensez-vous des jeux de Robert, dans l'appartement ? — Pourriez-vous en imaginer d'autres, aujourd'hui ?
 2 — Où avez-vous pu retrouver Buffalo Bill et les cow-boys ?

page 89

3 — Joue-t-on encore Cyrano de Bergerac, aujourd'hui ? — Avez vous vu la pièce... ou voudriez-vous la voir ?

Courses et jeux dans Paris

- 1 — Qu'est-ce qu'un clergyman ?
 2 — Regardez sur un plan de Paris, l'itinéraire suivi par André... Qu'en pensez-vous ?
 3 — Les fortifications de Paris furent-elles utiles pendant la guerre de 1914-1918 ? — Et pendant la guerre de 1939-1945 ?
 4 — Quels souvenirs des anciennes fortifications trouvons-nous dans certains noms d'avenues ?
 5 — Quels sont à présent les lieux préférés des Parisiens pour des pique-niques familiaux ?
 6 — Pourquoi les coiffeurs ou artistes capillaires d'aujourd'hui s'appelaient-ils encore barbiers en 1900 ? — Connaissez-vous un barbier célèbre ? — Quel autre métier pratiquaient souvent les barbiers au XVII^e siècle et au XVIII^e siècle ?
 7 — Le chemin de fer de Ceinture existe-t-il encore ?
 8 — Quels peuvent être les produits de l'élevage bovin ? — D'où viennent les produits de cet élevage consommés à Paris ?
 9 — Peut-on rencontrer encore dans Paris les personnages présentés ici ?
 10 — Quel est le prix minimum aujourd'hui d'une ration de pommes de terre frites ? — Pourquoi pouvait-on préparer et vendre des pommes de terre frites sur la place publique ?
 11 — Quel fut l'itinéraire de la première ligne de métro ? — La ligne n° 1 a-t-elle changé depuis 1900, quant à ses terminus, les noms de ses stations ?
 12 — Cherchez sur le plan de Paris les six premières lignes de métro. — Quelles furent les

directions de ces lignes ? — Quelle est celle dont l'orientation est absolument différente ? —
Demandez le nom de la compagnie qui l'exploita avant d'être incluse dans la

page 90

R.A. T.P. ? — Quelle fut la difficulté majeure dans la construction de cette ligne spéciale ? —
Comment fut-elle résolue ?

13 — A-t-on pu placer toutes les lignes de métro sur le même plan ? Si vous pouvez étudier une
ou deux stations à correspondances multiples, essayez. Quels renseignements en tirons-nous quant
à la hauteur, aux pentes, au tracé des lignes ?

14 — Comment pouvait-on évacuer les déblais ?

15 — À votre avis, pourquoi l'effondrement de la voûte ne provoquait-il pas des effets beaucoup
plus graves ?

Une actualité catastrophique

1 — Pourquoi les petits commerçants pouvaient-ils conserver une clientèle ?

2 — Un petit commerçant de nos jours peut-il vivre plus facilement qu'un petit commerçant de
1900 ?

3 — Quels sont les petits commerçants qui comptent votre famille dans leur clientèle ? — Quelles
sont les marchandises que l'on se procure aujourd'hui, dans votre famille, chez des petits
commerçants ?

4 — Les écoles primaires supérieures existent-elles encore ? — Sinon par quoi sont-elles
remplacées ?

5 — Connaissez-vous des établissements scolaires ouverts aux élèves des deux sexes ?

6 — Le mariage est-il le seul avenir possible pour des jeunes filles de nos jours ?

7 — Ne pas oublier que le nouveau franc ou franc lourd vaut 100 F de 1945. Dans ces conditions
quels sont en francs légers les salaires actuels des ouvriers, employés, fonctionnaires que vous
connaissez ? (renseignez-vous auprès des intéressés).

8 — Renseignez-vous sur le geste de Christiani contre le président Loubet.

9 — Peut-on encore boire de l'absinthe dans les débits de boissons publics ?

10 — Quel est le jeu de cartes populaire qui a remplacé la manille de 1900 ?

page 91

11 — La situation des travailleurs atteints par la maladie est elle plus favorable actuellement qu'en
1900 ?

12 — Quels sont les jeux avec balle ou ballon admis aux Jeux Olympiques ?

13 — Quels sont aujourd'hui les moyens d'information à longue distance utilisables en dehors du
journal quotidien ?

14 — Que pensez-vous de la réflexion du bijoutier sur les jeux des enfants de 1900 ?

15 — Quels étaient, selon vos observations personnelles, les inconvénients et les insuffisances de
l'éclairage au gaz ?

L'Exposition

1 — Cherchez dans un livre d'histoire, la succession des présidents de la République, sous la
troisième, la quatrième, et la cinquième République ? — Quels sont ceux qui ont achevé leur
septennat ? — Pour quelles raisons les autres ont-ils abandonné leurs fonctions ?

2 — Comment était élu le Président de la République en 1899 ? — Comment est-il élu
aujourd'hui ? — Comment sont élus les présidents de la République aux Etats-Unis, en Allemagne
fédérale, en Italie, en Suisse ? — Y a-t-il des élections de chefs d'Etat en Grande-Bretagne, en
Belgique, en Hollande, au Danemark, en Suède et en Norvège ?

3 — Imaginez les costumes que porteraient aujourd'hui les membres de la famille Bergheim, pour
une promenade estivale.

4 — En étudiant un plan de Paris, tracez l'itinéraire probable de l'omnibus :
Filles-du-Calvaire-Iles-Ternes.

- 5 — Que signifie la devise de la ville de Paris ? — Pourquoi les armes de la ville présentent-elles une « nef » ?
 6 — L'avenir a-t-il confirmé les prévisions des messieurs exprimées devant le pavillon russe ?
 7 — Que pensez-vous de l'attitude respectueuse du père, en entrant dans le pavillon : *Enseignement, Lettres et Sciences* ?
 8 — Pourquoi les « asiles » d'autrefois s'appellent-ils aujourd'hui « écoles maternelles » ? — Connaissez-vous un autre terme

page 92

- pour désigner des établissements ouverts à des enfants de moins de six ans ?
 9 — Pourriez-vous indiquer toutes les applications pratiques de l'électricité, utilisées aujourd'hui ?
 10 — Quels progrès pouvez-vous signaler, quant aux vacances, depuis 1900 ? — Connaissez-vous la date de la généralisation des vacances ?
 11 — Le séjour en Suisse vous paraît-il aujourd'hui un rêve impossible ?
 12 — Cherchez dans un dictionnaire le sens du mot « synchronisme ». Donnez des exemples de synchronisme dans la vie quotidienne et dans les spectacles.

Robert dans le métro

- 1 — Quels sont les progrès réalisés, depuis 1900, dans les déplacements de la population parisienne ?
 2 — Une ouvrière de nos jours peut-elle subir les mêmes conditions de travail que celle de 1900 ?
 3 — Les lignes de métropolitain portent des numéros d'ordre selon leur installation. Pourriez-vous expliquer en suivant cette progression, les déplacements et les besoins que l'on a voulu satisfaire ? — Existe-t-il à l'heure actuelle un point de Paris (que l'on ne puisse atteindre en métropolitain ? — Quels sont les points de Paris les plus éloignés d'une station de métropolitain ? — Indiquez le nombre total de stations du métropolitain, et les stations de correspondance les plus importantes.
 4 — Connaissez-vous toutes les villes du monde desservies par un réseau métropolitain ?
 5 ~ Avez-vous déjà connu des périodes de sécheresse caniculaire comparables à celle de 1900 ?
 6 — Les stations de métropolitain d'aujourd'hui sont-elles toujours composées sur le même modèle ?
 7 — Qu'appelle-t-on une tenue « débraillée » ? — Les mamans sont-elles aussi rigoureuses avec leurs fils que celles de 1900 ?

page 93

- 8 — Quel est le système actuel de fermeture des portes des voitures de métropolitain ?
 9 — Si, vous connaissez le quartier du Marais à Paris, pourriez-vous indiquer un lieu où l'évocation historique est le plus facile ? — Connaissez-vous les noms de personnages historiques qui ont habité le Marais ?
 10 — D'où vient le nom de la place du Châtelet ? — Nommez les deux théâtres qui se font face sur la place d'aujourd'hui ? — De quelle époque date l'Hôtel de Ville ?
 11 — Citez quelques tableaux célèbres accrochés au Musée du Louvre. Comment s'appellent les ponts qui de la place du Châtelet aux Tuileries unissent la rive droite à la rive gauche — et quelles sont les dates de leur construction ? — Quel monument voyons-nous sur la rive gauche en face du Louvre ?
 12 — Le Paris sous lequel circule le métro de la Bastille à la Concorde a-t-il changé depuis 1900 ?
 13 — Pourquoi l'employé appelle-t-il le bois de Boulogne : « bois des riches » et le bois de Vincennes « bois des pauvres » ?
 14 — Par quoi le vieil oncle est-il ravi ?

Fin de siècle

- 1 — Quelle est l'utilité pratique de la tour Eiffel, aujourd'hui ? — Est-ce le plus haut monument du monde ?
 2 — Que pensez-vous de la condamnation de la Direction du métro

politain, pour surcharge des voitures ?

3 — Existe-t-il des viaducs pour le métropolitain ?

4 — Quels furent les premiers aviateurs ?

5 — Le métro de Paris atteint-il la banlieue, aujourd'hui ?

6 — Croyez-vous résolu le problème de la circulation dans Paris ? — A-t-on appliqué les idées de M. Dupuy ? — Avez-vous vécu un jour ordinaire sans métropolitain ? — Que devient la circulation dans Paris ?

7 — Le passage aux frontières est-il plus facile qu'en 1900 ?

8 — Que pensez-vous de la nouvelle prophétie du professeur surnommé Bidel ?

page 94

9 — Croyez-vous que le XXe siècle sera celui de la Paix universelle ?

10 — Cherchez dans un livre d'histoire, les modifications quant au temps de service militaire de 1900 à 1914 — puis après la guerre de 1914-1918 — et après celle de 1939-1945.

11 — Le bijoutier a bien tenu ces propos en 1900. Que s'est-il passé en 1916 ?

12 — Combien de temps faut-il aujourd'hui pour aller de Paris à Berlin par la voie ferrée, par la route, par air ? Qu'est-ce qui gêne le plus, aujourd'hui, un tel voyage ?

